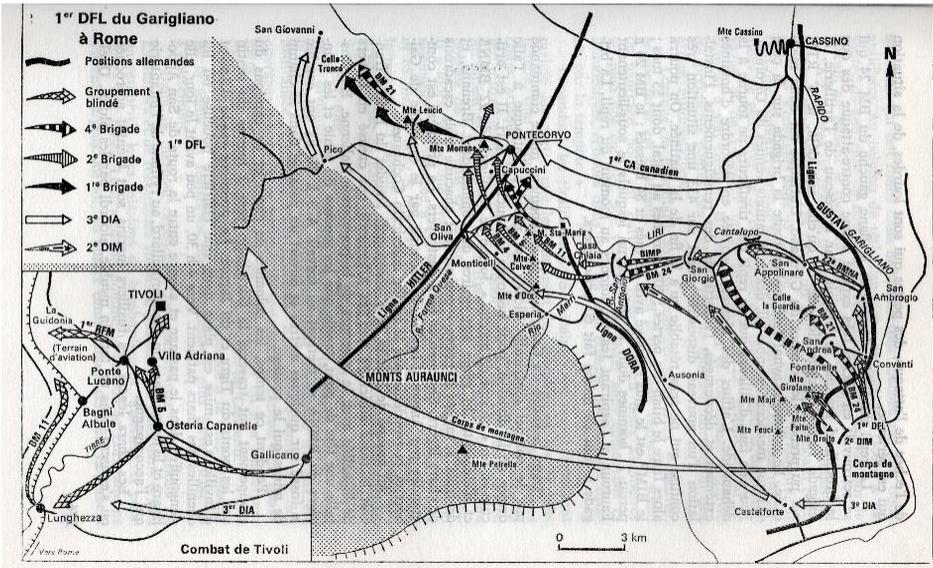




11 – 14 Mai 1944 – VICTOIRE AU GARIGLIANO



Général BROSSET
Commandant la 1^{ère} D.F.L.



Yves Gras © Philippe Gras

Le plan proposé par le général JUIN dans un mémoire du 4 avril a finalement été adopté. Le général Alexander, sans le refuser, reste réticent.

Dans sa manœuvre, JUN a réservé l'action principale aux divisions marocaines, composées en majorité de montagnards de l'Atlas, rudes guerriers et marcheurs infatigables, durs aux intempéries et habitués aux difficultés d'une montagne semblable aux Abruzzes.

La 2^e D.I.M. du général Dody est chargée d'enlever le Monte Majo clé du système montagneux sur lequel s'appuie la défense allemande. Après cette action de rupture, un corps de montagne, formé de la 4^e D.M.M. du général Sevez et du groupement de tabors marocains du général Guillaume, sera engagé dans le massif du Petrella pour effectuer la manœuvre de débordement par les hauts.

Dans cette opération, la 1^{ère} D.F.L. est placée à la droite de la 2^e D.I.M., à l'aile du dispositif français, où elle doit faire tomber, par une action à revers, les défenses basses de l'ennemi, et nettoyer la boucle du Garigliano.

La zone attribuée à la division est une étroite bande de terrain, de deux à trois kilomètres de large, qui s'allonge d'abord vers le nord le long du Garigliano, puis au sud du Liri, sur une trentaine de kilomètres. Elle est dominée au départ par le Monte Girofano, dont le sommet est dans le secteur voisin. Les possibilités de manœuvre se trouvent donc réduites. La division ne peut guère agir que par une poussée frontale contre les défenses allemandes, en profitant des actions de débordement de la 2^e D.I.M. dans la montagne.

D'après Yves Gras La 1^{ère} D.F.L. Les Français Libres au combat, Presses de la Cité, Paris, 1983



© INA

Il doute que les Français puissent « sauter sur de telles montagnes ». Il maintient dans ses instructions que l'effort principal serait mené par la 8^e armée britannique dans la vallée du Liri. Il laisse cependant le général Clark, commandant la 5^e armée américaine, libre de décider de l'action du C.E.F. dans le cadre de l'offensive « secondaire » de son armée. Clark a été fort impressionné par la personnalité de Juin et les faits d'armes de ses troupes pendant la campagne d'hiver au Pantano et au Belvédère. Il est immédiatement séduit par le plan français. Il décide sans hésitation que la manœuvre de la 5^e armée se déroulera selon l'idée de manœuvre de Juin. « J'aurais d'ailleurs mauvaise grâce à la refuser, dit-il, puisque ce sont les troupes françaises qui l'exécuteront. »

À partir de ce moment, JUN pressent que le C.E.F. va remplir le rôle principal dans la bataille. Il est à peu près certain que la manœuvre de la 8^e armée à sa droite ne développerait qu'une action sans grande portée, faute de prononcer son effort dans la montagne en direction d'Atina et de Frosinone, comme il l'a recommandé pendant l'hiver.

« On peut s'attendre dans ces conditions, écrit-il le 27 avril au C.F.L.N., que le 13^e CA britannique, chargé dans la plaine de l'effort principal, n'arrive à progresser que dans notre voisinage et en profitant de notre avance... J'ai le sentiment qu'en cette affaire, une fois la rupture obtenue, c'est le C.E.F. qui mènera le train ; l'essentiel est qu'on le suive... »

11 – 14 Mai 1944 – VICTOIRE AU GARIGLIANO

Sous-lieutenant Maurice GILLES

1^{er} Cie du 1^{er} Bataillon du Génie

L'action du génie de la DFL
avant l'offensive du 11 mai 1944



Dès le 21 avril 1944, notre bataillon prend à charge l'entretien des pistes et routes déjà existantes, dans le secteur qui lui est dévolu, à savoir :

- La quasi-totalité du réseau routier sis au nord de la route Mouflon reliant le pont du Tigre à San Clemente, cette route comprise.

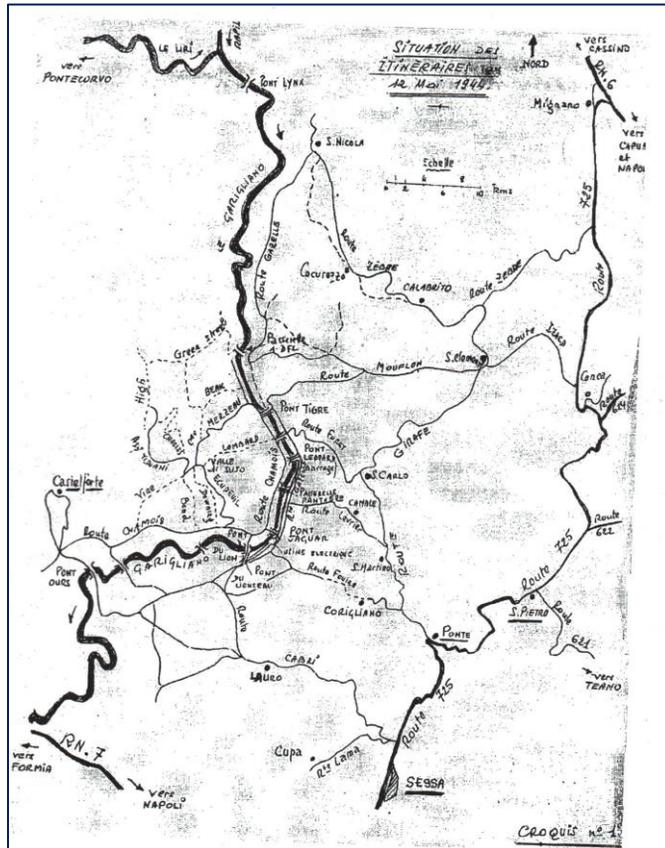
Un effort particulier est demandé au bataillon pour entretenir et améliorer la route Gazelle longeant le Garigliano en sa rive gauche, permettant de joindre la route Mouflon à San Nicola.

- Du réseau routier existant au 21 avril 1944, des ponts existants, des risques de mines. Les sapeurs du C.E.F., fort nombreux, avaient, depuis leur arrivée dans le secteur, fortement augmenté le réseau des pistes et routes laissé par le 10^e corps britannique, plus particulièrement par la 4^e division britannique.

Plus de 6 000 sapeurs, avec notre bataillon du Génie, se trouvent engagés et prêts à l'action du C.E.F.

Le réseau routier comporte essentiellement : deux pénétrantes (Mouflon - Cabri) - deux rocades (une AV - une AR) - deux pistes muletières. - Les ponts (Tigre - Léopard - Jaguar - Lion - Ours), ouvrages flottants de portance 9 à 30 t. ossature Bailey (pour Léopard et Jaguar). Ces ponts étaient à courte vue des observatoires ennemis et devaient être en permanence couverts par une émission de fumée (pont Tigre) ou par un camouflage artificiel (pont Léopard).

Ils étaient très souvent soumis aux tirs de l'artillerie allemande. Il y avait, en outre, des mines flottantes, lâchées en avant par les Allemands à partir du 6 avril 44, pour tenter de détruire les ouvrages sus-visés.



Croquis du Lieutenant Maurice Gilles



Vue aérienne du fleuve Garigliano

Ces mines étaient totalement ignorées, en leur fonctionnement, par les sapeurs du C.E.F. et nos Alliés. Il y avait aussi le danger permanent d'une éventuelle rupture du barrage de San Giovanni (sis sur le cours moyen du Liri), laquelle rupture, si elle se produisait, pouvait provoquer une montée générale des eaux du Garigliano, et donc gêner fortement l'utilisation rationnelle des ponts existants. (Il est à noter que le barrage de San Giovanni n'avait pas été détruit par les Alliés au cours des attaques de février à mars 1944.)

11 – 14 Mai 1944 – VICTOIRE AU GARIGLIANO



En prévision d'une participation à la Campagne d'Italie sous commandement américain, le 1^{er} Régiment d'artillerie s'est réorganisé le 1^{er} janvier 44. Sous le commandement du colonel LAURENT-CHAMPROSAY, il se compose de trois groupes de 105 mm commandés par les Chefs d'escadron MARSAULT, FUCHS dit Bruneton et d'un groupe de 155 mm sous les ordres du chef d'escadron CRESPIN. Un détachement de liaison avancé est placé sous les ordres du chef d'escadron RAVET. Débarqué à Naples pour participer à la bataille du Garigliano, le Régiment prend place derrière les premiers mamelons qui bordent la rivière. Le groupe lourd est à moins de 1 km de l'ennemi ; l'installation a lieu de nuit dans le plus grand silence.

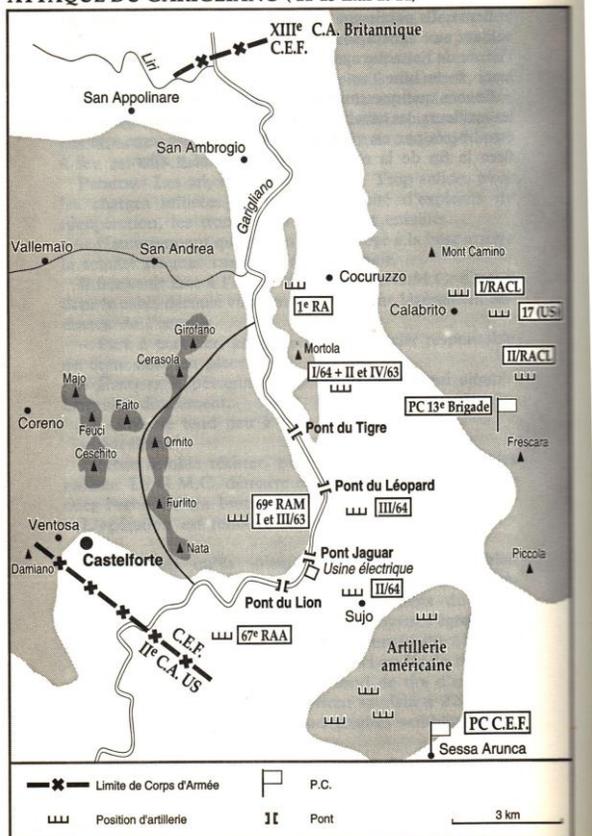
Le 11 mai à 23h, une gigantesque préparation d'artillerie se déclenche de Cassino à la mer : la grande offensive pour la conquête de l'Italie commence, après bien des piétinements et des échecs...

De leur tête de pont sur le Garigliano, les fantassins remontent péniblement la rive nord dominée par les hauts sommets du Majo, Faito, Girofano, qui, pilonnés par l'artillerie s'embrasent comme de véritables volcans, couronnés de fumée rougeoyante.

Le 14, la rive opposée sera enfin nettoyée : San Andrea, San Ambrogio, San Appolinare sont successivement enlevés par l'infanterie appuyée par l'artillerie d'assaut du C.E.F.

Durant les trois jours de l'offensive, le Régiment tire 50 000 coups de canon avant de traverser le Garigliano sur ponts de bateaux.

ATTAQUE DU GARIGLIANO (11-13 mai 1944)



11 – 14 Mai 1944 – VICTOIRE AU GARIGLIANO



Jacques DUPREY
Santé - Ambulance SPEARS



Tout le dispositif des formations sanitaires mobiles du Corps Expéditionnaire Français s'est tassé près de la zone d'attaque du Garigliano où doit se faire la percée des fortes lignes de résistance allemandes, dites Ligne Gustav...

Pour la première fois, au cours de ses activités déjà longues, du moins depuis son premier emplacement de Saint-Jean-le-Bassel en Lorraine en 1940, l'Ambulance SPEARS doit travailler, tant du point de vue médico-chirurgical que du point de vue administratif, avec un service de Santé réglementaire français articulé en profondeur.

Mais les moyens matériels de celui-ci, dont les bases sont lointaines en Afrique du Nord française épuisée et peu industrialisée, sont encore insuffisants, surtout en médicaments et en ambulances évacuatrices. Il faudra recourir souvent au matériel et aux ambulanciers américains.

Dans le dispositif sanitaire de la Division Française Libre, SPEARS se trouve sur la piste Lizard, allant de Conca à San Clemente d'où part la piste Mouflon sur la vallée du Garigliano. A l'arrière immédiat de Spears, l'Ambulance Chirurgicale Légère est en attente pour la dépasser dès qu'elle sera gonflée des blessés du démarrage de l'attaque.

Puis, lorsque l'A.C.L. à son tour sera fixée et en plein travail avec les blessés de la progression de l'attaque, Spears évacuera ses opérés sur l'arrière et fera un nouveau bond sur l'avant.

Les deux ambulances des Français Libres, nées à Londres en 1940 sont donc appelées à collaborer étroitement, au service de l'ex-D.F.L. brutalement engagée avec son mordant habituel. Elles pratiqueront ce qu'il est convenu d'appeler le "saut de mouton".

Jacques Duprey, L'Ambulance Hadfield Spears ou la drôle d'équipe, Nouvelles Editions Latines, 2008

Le 10 mai au soir, Spears a ses six grandes tentes jaune pâle alignées avec leurs 160 lits chirurgicaux pour blessés graves et légers. Elle a disposé, avec toutes commodités d'accès, ses tentes de réception, de réanimation et transfusion sanguine, ses tentes opératoires, ses tentes administratives du bureau des entrées avec son dépôt d'armes et de la gestion, sa petite tente servant de morgue, ses cuisines, ses magasins, ses citernes, son garage, ses groupes électrogènes, ses cantonnements séparés de tirailleurs tchadiens et camerounais, de Quackers, d'hommes de troupe français, de sous-officiers, d'officiers.

Le village des tentes d'infirmières et de conductrices, sur une pente plantée d'oliviers, est le plus élégant et certaines filles, qui ont fait de l'aviation antiréglementaire pour venir là, y purgent des arrêts débonnaires, avec visites permises. Les liaisons téléphoniques sont assurées, avec le nouvel indicatif secret de l'unité : *Homérique* qui remplace celui qui avait servi en Afrique avec les Forces Françaises Libres : *Libellule*.

Spears est trop occupée pour hospitaliser longuement et récupérer les blessés légers. Mais l'envoi massif des évacués sur des hôpitaux américains de la Ve Armée, qui n'a pas de pertes proportionnellement comparables à celles du Corps Expéditionnaire Français et surtout pas de crises d'effectifs, ralentit le retour des blessés guéris sur la Division d'origine. Il risque aussi de les faire diriger sur d'autres divisions françaises.

Cette hémorragie des arrières est très grave pour certaines unités coloniales traditionnelles de la D.F.L. formée de musulmans d'Afrique du Nord, d'Océaniens et de Noirs du Tchad en liens très étroits avec leurs officiers et leurs camarades.

Par esprit de corps et compagnonnage F.F.L., certains blessés préféreraient repartir sur leurs unités engagées plutôt que d'être évacués sur des hôpitaux américains.

Il faut veiller pour éviter que quelques-uns d'entre eux se glissent dans les ambulances divisionnaires repartant à vide sur l'avant".



11 – 14 Mai 1944 – VICTOIRE AU GARIGLIANO



Jean CANDELOT

1^{er} Régiment de Fusiliers Marins
Le 10 Mai, avant l'attaque



Jean Candelot © J-L. Candelot

« Quatre jours plus tard nous montions relever les Tabors sur les crêtes bordant le Garigliano. Étant du 1^e peloton du 2^e escadron, notre commandant était l'officier des équipages COLMAY, un dur et un baroudeur.

Il avait donc choisi le poste le plus dangereux tandis que les autres pelotons se trouvaient installés dans des bâtiments, nous, nous tenions un coin à plein découvert, avec des tranchées en cercles.



Officier des équipages Constant Colmay

Chaque poste était livré à lui-même avec des no man's lands de plusieurs kilomètres. Nous dominions le Garigliano et en face l'autre versant était truffé d'Allemands, même dans un cimetière où ils s'étaient retranchés dans des caveaux. Nous faisons des patrouilles de nuit entre les postes et sur les bords du fleuve. Les Allemands faisaient de même, mais nous ne nous rencontrâmes pas souvent, juste le temps de faire quelques prisonniers pour du renseignement. Pour nous ravitailler en vivres et en munitions il fallait se rendre au quartier général distant d'environ cinq kilomètres et là nous prenions un mulet bête avec le nécessaire pour le poste. Je fis cette corvée une fois, c'était la nuit, nous étions deux, on partait de notre poste vers vingt-deux heures trente et, silencieux, aux aguets, on se rendait au Q.G., nous prenions le mulet à qui on avait entouré les sabots de chiffons et retour au poste, toujours aux aguets, l'angoisse dans la gorge de rencontrer une patrouille chleuh.

Quelques fusées éclairantes, quelques tirs d'armes automatiques et ouf ! On était de retour... Je ne me souviens plus très bien trente-sept ans après comment le mulet retournait, je crois que nous le déchargions et qu'il retournait seul ou se faisait prendre et abattre par les Allemands.

Le 10 mai à onze heures du soir, on aurait pu lire le journal : toute notre artillerie, celle de Juin 42, celle des Anglais et des Américains tirait et ce fut l'attaque. Des livres ont été écrits sur ce sujet dans lequel on oubliait bien souvent les actions de notre D.F.L. Je ne m'étendrai pas sur le sujet, ce fut dur, très dur, nous eûmes nos premiers blessés et tués ».



Du 5 au 15 mai 1944

« Le matelot de service »
1^{er} Régiment de Fusiliers Marins



Fercocq, Guenanten dit « Guégué » et David
© Archives Henri Fercocq

« ... On nous fit abandonner les voitures dans un champ. L'escadron partait en guerre, à pied ! à 10h du soir. C'était manquer d'imagination. Capucine (E.V. CHATEL) nous indiqua qu'il fallait se contenter d'emporter le strict minimum : donc, par bonhomme, six grenades autour du ventre, quatre chargeurs de F.M., des cartouches pour la carabine, le masque à gaz, un obus de mortier, une caisse de balles 7/6, trois jours de rations K, un jour de ration C, le casque, surtout mettre les guêtres, ne pas oublier la pèlerine antigaz, les jumelles, prendre aussi le revolver, la boussole, les couvertures et le porte-carte, remplir le bidon d'eau, si on voulait, de pinard. C'est ainsi qu'il nous transforma en fantassins légers destinés à occuper des positions avancées.

Les mulets étaient du voyage. Ils portaient les surplus du peloton – munitions pour tenir un encerclement d'une semaine, bidons de 20 litres, ravitaillement et tout ce qui ne sert à rien et qu'on remorque partout.

11 – 14 Mai 1944 – VICTOIRE AU GARIGLIANO



.../... Nos guides étaient des goumiers. Capucine nous dit qu'il fallait marcher à 10 mètres les uns des autres, ne pas faire de chahut : « *On allait en premières lignes* », que les boches patrouillaient dans le sentier et des tas d'autres choses tout à fait raisonnables. Guégué (GUENANTEN) nous dit, qu'une fois de plus, on allait faire l'andouille, qu'il ne s'était pas engagé dans la marine pour naviguer avec 50 kilos sur le dos et qu'il en avait marre.

Chacun y mit son grain de sel et puis il n'y eut plus que le bruit cadencé de nos pas, le trot léger des ânes et l'impact des pierres basculées dans la vallée quand nous marchions trop au bord du sentier. Nous étions déjà loin...

La nuit était totale, on ne voyait pas à 20 mètres. Le ciel nous écrasait, autant presque que ces nombreux kilos que nous soulevions à chaque pas, toujours plus difficilement, toujours davantage silencieux. Ce fut une nuit étrange, angoissante, tyrannique.

Les goumiers « relevés » menaient à notre arrivée un chahut indescriptible.

– *J'avais raison, me dit Guégué, c'était bien la peine de nous faire fermer nos gueules, il n'y a pas ce qui s'appelle un boche dans le secteur et « le Chatel », tu comprends, avec ses petits airs à nous foutre les chocottes, eh bien il nous a eus. Ah ! la vache, je suis claqué, passe-moi un coup de pinard, je crève de soif.*



Lucien Bernier
© Ordre de la Libération

Capucine nous dispersa. Le groupe BERNIER prit possession d'une des bicoques, celui de MOREL d'une autre, le reste du peloton s'installa dans la casba P.C. et Capucine décréta l'état d'alerte.

Guégué, perché au grenier, eut droit à un petit quart de deux heures à cinq heures, en compagnie de la 7/6 et d'un régiment de souris, SALIOU à la garde du puits avec le F.M. et moi de rester sage dans la pièce du bas avec un téléphone, les caisses de munitions, des douzaines de grenades et une envie de dormir qui m'embêtait plus que tout le reste.

À 5h je me suis réveillé, CARIO et VERIL nous avaient préparé à manger. Ils s'étaient mis en chasse de bonne heure et avaient déniché un chat, un chapelet d'oignons et des patates.

Nous étions perchés au sommet d'un promontoire qui dominait la vallée du Garigliano. À quelques kilomètres sur notre droite on apercevait Cassino, en face San-Andréa.



8 mai 1945, défilé de la Victoire à Nice.
De gauche à droite : E.V. Dieudonné, E.V. B Châtel, Q.M. J. Saliou, P. Cario, J. Hage.

Derrière nous, une autre vallée plus encaissée, vers laquelle on pouvait aller sans danger, cachait les artilleurs. Partout des fleurs. Nous étions en plein printemps. Aubépines, coquelicots et fleurs de moutarde poussaient à foison dans des champs livrés à eux-mêmes, car les paysans de l'endroit avait décampé depuis longtemps déjà.

Il n'y avait pas d'obus dans la journée ou très peu. Quelques mortiers tombaient en avant de ces maisons, là où sans doute les boches se figuraient que nous avions installé une tranchée, car ils tiraient toujours au même endroit. Capucine fit installer des réseaux de boîtes de conserves vides tout autour de la position.

Dans le verger, SALIOU accrocha aux branches des pommiers des douzaines de grenades. Il en mit partout. Elles étaient reliées aux toits par des fils conducteurs et tout était remarquablement astucieux. Il suffisait de tirer sur les ficelles et puis les grenades avaient le droit d'exploser sur tout ce qui passerait dessous.

Dans la pièce P.C., au plafond, trois boîtes de conserves formaient suspensions. Des ficelles les reliaient soit au toit, où se tenait notre poste de veille, ou encore chez MOREL.



Second-maitre Joseph Saliou

C'était une espèce de calme qui nous rentrait dans la peau en nous mettant mal à l'aise. Tantôt, pour le troubler, le guetteur faisait craquer le toit, j'étais prêt à sonner l'alerte et il n'y avait rien ; ou bien, aux relèves des gardes, le nouveau factionnaire s'embrouillait dans les fils et les boîtes de conserves et mes clochettes se mettaient en branle au plafond, c'était encore une fausse alerte.

11 – 14 Mai 1944 – VICTOIRE AU GARIGLIANO

.../...



Enseigne de Vaisseau
Bernard Chatel
dit Capucine

Et puis après, c'était au tour de **CAPUCINE** (enseigne de vaisseau **CHATEL**). **Capucine** ronflait avec vaillance, parlait très haut de cette voix des gens qui causent la nuit et qui est si étrangère à la voix du jour. Il ne me restait rien d'autre à faire qu'à chercher qui était l'élue de son rêve de minuit et attendre, attendre que la nuit passe et qu'il me relève.

Nous étions ainsi prêts à affronter des nuits endiablées qu'il nous plaisait de prévoir et tenus de dormir au maximum pendant le jour.

Mais nous ne dormions ni après le lever du soleil ni avant, ou si peu et bien mal.

Tant de choses étaient à faire.

Capucine aimait voir les armes et la guitoune briller comme un sou neuf.

Il fallait aussi pourvoir à la pitance et aller aux nouvelles dans les quartiers de **Basilic** (Oric) ou bien encore au P.C. de gouverneur (**Alain SAVARY**) ou chez « **Monsieur COLMAY** ». Tout cela prenait bien du temps.

Notre centre de ravitaillement était à 800 mètres des maisons, en plein découvert, face aux boches, mais on voulait des patates et des oignons et là il y en avait. **LE BOURHIS** en ramenait à pleins sacs. Pour cela il s'affublait d'une robe et d'un fichu laissés pour compte par la maîtresse de céans à son départ pour les arrières et il était d'autant plus drôle qu'il envoyait aux boches autant d'injures en breton que de plants de patates arrachés.

FESSARD guettait pendant ce temps bien camouflé dans un coin du champ avec le F.M. entre les jambes.

Le soir, on allait au pinard. La première fois la chose fut sérieuse. **Capucine** avait organisé une vraie patrouille. La destination : « *Une petite maison que les boches avaient tendance à visiter* ». Il y avait là des barriques de la cave au grenier et des volontaires dix fois plus qu'il n'en fallait pour patrouiller jusqu'à elle.

Quand on y avait passé une petite heure, deux bonhommes aux barriques et cinq à surveiller alentours, on regagnait les bicoques et tout le monde entendait des voix, voyait des boches derrière chaque buisson, tirait un coup de mitraillette par-ci ou de carabine par-là et on retournait le lendemain avec autant de ferveur à la petite maison du bord de la rivière, « *que les boches avaient tendance à visiter* ».

Les communiqués du Q.G. ne se sont jamais portés aussi bien que ces jours-là.

Quant à nous, beaucoup moins ; cette vie de sans sommeil nous crevait gentiment. Si les patrouilles s'en allaient, il fallait être éveillé, quand elles rentraient, il fallait les guetter, quand j'y participais, c'était encore (deux heures de foutues) et après, avec **Capucine**, je partageais la garde de nuit au téléphone. C'étaient des nuits affreusement longues qui s'étiraient sans qu'on en voit jamais la fin, ni le commencement.

À part quelques coups de harcèlement tirés par nos artilleurs et le va-et-vient des patrouilles, rien ou presque ne venait meubler la grande solitude, finalement accablante dans laquelle nous étions emmurés.

Les nuits succédaient aux nuits. Je perdais le sens de l'heure. Sur ma table de veille, **Philippe Soupault** s'essayait à m'initier au langage Joycien et ses rivières de mots continuaient leur course en cascade dans mon cerveau.

Quand enfin...

Sans que les boîtes se mettent en branle, alerte ! Branle-bas ! **Capucine** quitte son rêve en même temps qu'il me saute dessus :

Qu'est-ce que c'est mon vieux ? Qui a tiré ?

Je n'en sais rien.

Il a alors pris l'escalier en trombe et je l'ai suivi en me cassant la figure dans un embrouillamini de fils téléphoniques.

Il y a des chuchotements... on remue autour de quelque chose... de quelqu'un... de **Guégué**...

Guégué a tiré et il a raison, crie MOREL.

Mais sur quoi, Guenanten ? Sur quoi ?

Lieutenant, vous comprenez... une lumière une seule... ça bougeait... ça montait... ça descendait... sûrement des signaux... un boche à ses copains... patrouille dans la vallée... J'ai fait les sommations... pas de réponse... j'ai tiré.

- Il fallait être sûr, mon vieux.

- Oh ! Et puis m..., y a qu'à aller voir, je l'ai peut-être... y a plus de lumière...

Je restais avec mon ennuyeux assemblage radio, prêt à signaler à gouverneur le résultat de l'alerte...

Mes sioux, dans le jardin, menaient un tapage sans nom, en s'accrochant aux « ficelles porte-boîtes ». Ils revinrent bredouilles.

Guégué n'avait rien tué... Il n'y avait pas la moindre trace de boche...

On le traita de tout...

Quand miracle, devant nous... une lumière.

Elle montait...

Elle descendait...

Elle bougeait...

Une seule...

C'était une luciole...

Extrait de la Revue de la France Libre, n° 37, avril 1951.



11 – 14 Mai 1944 – VICTOIRE AU GARIGLIANO

LE 11 MAI



Yves GRAS
© Philippe Gras

Les bataillons de la 4^e brigade et les compagnies du 22^e BMNA montent à tour de rôle en ligne pour se familiariser avec le terrain. Un terrain très difficile de collines broussailleuses dont les pentes tombent brusquement sur des thalwegs encaissés et où l'on ne peut pénétrer que par des sentiers pierreux.

En face, dominant le paysage de ses 628 m, le piton rocheux du Girofano et, un peu en dessous du sommet, la cote 541, l'un des objectifs de la brigade. Plus loin, à environ 4 kilomètres, émergeant d'une légère brume, le village haut perché de San Andrea. Pour opérer dans un tel terrain, le colonel RAYNAL obtient qu'on attribue deux cents mulets à la brigade, en échange de ses véhicules.

À la droite de la 4^e brigade, le général BROSSET a prévu d'engager un groupement mixte composé du 22^e BMNA, du 1^{er} RFM et des formations blindées mises à sa disposition. Le colonel Dickey le commande, assisté du lieutenant-colonel BAVIERE. Ce groupement franchira le fleuve au dernier moment.

Les deux autres brigades restent en réserve, la 1^{ère} vient s'installer au bivouac autour de Campo, sur les arrières de la division, la 2^e est laissée provisoirement dans ses cantonnements du Frignano.

Le 11 mai, à midi, tout est en place pour l'attaque, qui doit être déclenchée le soir même. L'avant-veille, le général Juin est venu inspecter la 4^e brigade en ligne, avec le général Brosset.

À part quelques tirs de mortiers, le secteur est calme. Le P.C. de la 4^e brigade se porte à la cote 289 où se trouve l'observatoire. Tout se passe comme si les Allemands ne se doutaient de rien. Sous leur nez, l'espace étroit de la tête de pont est bourré de troupes qui attendent la nuit pour s'élancer à l'attaque.

À 20h, l'heure H est transmise aux unités par téléphone. Elle est fixée à 23h, une demi-heure avant le lever de la lune. Cette heure a été choisie pour permettre aux Britanniques de franchir le Rapido, à droite de la 1^{ère} DFL, dans une obscurité totale et à l'attaque française, qui doit se déclencher par surprise sans préparation d'artillerie, de bénéficier assez vite de la clarté de la lune. Les 499 canons du C.E.F. n'ouvriront le feu qu'au moment où l'infanterie montera à l'assaut. Ils frapperont les centres nerveux de l'adversaire, les P.C., places d'armes, positions de mortiers, zones de déploiement d'artillerie.

La journée du 11 mai a été chaude et nuageuse. Quelques petites averses locales dans l'après-midi ont à peine rafraîchi le temps. Lorsque le soleil se couche à 19h15, toutes les armes se taisent d'un seul coup. Un étrange silence, presque irréel, tombe sur le front du Garigliano et de Cassino.

Un silence « aussi lourd que celui d'un bateau qui stoppe ses machines », rapporte un témoin. Le hasard a voulu en effet que ce soir-là les Allemands procèdent à d'importantes relèves. Pour ne pas provoquer de riposte de l'artillerie adverse, ils ont arrêté leurs tirs au moment même où le commandement allié a prescrit, dans son plan d'attaque, un cessez-le-feu complet à partir de la tombée de la nuit. C'est donc dans un calme impressionnant qu'à 23h une grande lueur embrase soudain l'horizon vers l'est, du côté du Monte Cassino, en même temps que retentit un grondement sourd et lointain qui s'élargit de seconde en seconde et ne s'arrête plus. L'air est déchiré par un souffle gigantesque et la crête ennemie surgit à l'ouest, martelée d'éclairs et d'explosions. Comme sur un seul signal, 2 300 canons viennent d'ouvrir le feu entre Cassino et la mer. Au même instant, les tirailleurs marocains partent à l'attaque.

La 4^e brigade ne devait déboucher qu'après 23h30, lorsque la lune serait levée. Il lui fallait attendre que la division ait récupéré son artillerie qui participait à l'appui de l'attaque de la 2^e DIM. Il lui fallait aussi laisser le temps au 4^e RTM, à sa gauche, de coiffer le sommet du Girofano, dont la conquête conditionnait le succès de son attaque.

Les deux bataillons de tête, le B.I.M.P. et le BM 24, franchissent la base de départ peu après 23h30. Plus d'un millier d'hommes gravissent en petites colonnes d'un même pas lent les pentes du Girofano qu'éclairent seulement, dans la nuit encore noire, les lueurs de l'artillerie. Ils sont en tenue allégée, avec le blouson américain, le casque anglais perché sur la tête. Pour beaucoup d'entre eux, c'est le premier combat. Ils avancent silencieusement, la gorge un peu serrée par l'angoisse de l'inconnu qui les attend un peu plus loin.

Dès le départ, les liaisons radio sont défaillantes entre la brigade et ses bataillons, ainsi qu'avec le détachement de liaison du lieutenant MALFETTES qui marche avec le 4^e R.T.M.

Au P.C. de la 4^e brigade, qui se déplace vers la cote 433, on ne sait bientôt plus ce qui se passe à l'avant que par les bruits du combat. À minuit et demi sur le Girofano qui, à cette heure, devrait être tombé, les tirs se prolongent. Et à 2h30, on entend toujours les rafales hargneuses des mitrailleuses allemandes et l'écrasement des mortiers sur les pentes est du piton où il semble que l'ennemi tient toujours.

D'après Yves Gras La 1ère D.F.L. Les Français Librés au combat, Presses de la Cité, Paris, 1983

11 – 14 Mai 1944 – VICTOIRE AU GARIGLIANO

LE 11 MAI

Jacques GIACOMETTI

1^e Cie du 1^{er} Bataillon du Génie

En souvenir du passage du Garigliano



Jacques Giacometti, bras croisés © Amicale DFL

« Nous avons quitté Albanova quelques jours avant le 11 mai. Nous sommes arrivés sur le front face à San Andréa, pendant quelques jours nous avons travaillé à la construction d'une piste vers le Garigliano. Un soir, le Lieutenant Gilles Maurice nous a conduits avec toute sa section, la 3e, au bord du Gariglinano, il nous a expliqué que nous allions construire le jour du jour J une passerelle afin de faire passer de l'infanterie.

Dans la journée du 11 mai, j'avais eu un différend avec mon caporal. J'avais écopé de plusieurs jours de « tombeau ». J'avais creusé un trou et j'y avais mis toute mon énergie car il me servirait d'abri, nous redoutions les tirs d'artillerie. En fin d'après-midi, branle-bas et départ : c'était le jour J. J'ai quitté mon joli trou avec regret, je savais que l'heure de tous les dangers était arrivée.

A la tombée de la nuit et en silence, en route. Nous sommes arrivés à un endroit que nous avons visité quelques jours auparavant. Alors, chacun avec sa tâche, comme à l'exercice.

Avec mes camarades et un caporal, nous devons traverser le Garigliano sur un canot que nous avons gonflé un instant avant. Cette tâche, nous l'avions demandée tous volontairement le jour de la reconnaissance.

Donc, avant l'heure H, nous voilà au bord du Garigliano, notre travail est de traverser sur le canot afin de tendre en travers du fleuve, un acier « une Sinquenelle » en terme Génie. Les barques devaient s'accrocher à ce câble au passage pour construire la passerelle.

Nous poussons le canot à l'eau, quatre sapeurs devaient pagayer, le cinquième tenir le bout du câble afin de l'emmener de l'autre côté. La force du courant ayant augmenté, à peine avons-nous parcouru quelques mètres, que nous avons commencé à dériver. Au tiers du parcours environ, des fusées éclairantes tirées des lignes allemandes - et le rayon d'un gros projecteur éclairent le lit-du fleuve.

Nous avaient-ils repérés ?

Une pluie d'obus de mortier s'abattit, heureusement sans dégâts pour nous.

Le courant devenait de plus en plus fort, nous progressions, mais nous avons dérivé. Le canot prenait l'eau car un obstacle l'avait percé. Les tirs des mortiers s'étaient allongés, ce qui nous facilita la tâche, mais l'infanterie qui attendait un peu plus loin les reçut à son tour avec dégâts.

Nous avons fini par atteindre la rive opposée, après de gros efforts, mais nous avons dérivé du point de fixation du câble. Enfin, nous sommes arrivés à le fixer solidement. De l'autre rive, ils ont commencé à tirer pour tendre le câble, vite, car l'heure avançait. Mais voilà ; ça ne marchait pas, le câble s'était accroché à un obstacle et il était impossible de le tendre à bras d'hommes.



« La passerelle du Garigliano auprès duquel tant des nôtres sont tombés »

Un G.M.C. fut approché et avec son treuil, il commença sa manœuvre, avec bruit, en fouettant l'eau, le câble se décrocha. L'amarrage ne fut qu'un jeu, la passerelle fut commencée. Quant à nous cinq, de l'autre côté, l'ordre était de nous enterrer en position défensive, ce qui fut fait au plus vite, les mortiers ne nous avaient pas oubliés. Quelle heure était-il ?

Je l'ignore, mais lorsque notre artillerie est entrée en action, c'était l'heure H. Nos camarades travaillaient comme un plein jour et les mortiers s'espaçèrent.

La passerelle se termina et les fantassins traversèrent, c'était le 22e BMNA. Ils avaient été très éprouvés par ces sales mortiers. Le passage terminé, il a fallu démonter la passerelle, il fallait construire à cet endroit un pont pour véhicules légers G.M.C. et autres.

Dans la matinée, nous avons commencé la construction du pont, nous entendions la bataille toute proche. Nous avons appris à reconnaître le bruit de ce fameux FM allemand. Nous étions mouillés car il avait fallu entrer dans l'eau jusqu'à la ceinture, c'était le mois de mai, mais l'eau était glacée. Tout semblait bien marcher, à part quelques obus. La bataille continuait pas trop loin.

Un officier est venu me chercher, c'était mon capitaine ou le lieutenant GILLES, je ne me rappelle plus.

11 – 14 Mai 1944 – VICTOIRE AU GARIGLIANO

.../... Il fallait aller sur un plateau pour y faire du fumigène afin de camoufler les chars qui allaient s'engager dans la vallée, car les premiers avaient été détruits. Je m'y employais de mon mieux comme l'on m'avait expliqué et en moi-même je savais que c'était une tâche importante que l'on m'avait confiée. Le nuage se répandait bien dans la vallée. Un soldat américain m'est apparu et je ne comprenais rien à ses explications, j'ai vite compris, car c'est par caisses entières en même temps, qu'il faisait brûler les obus fumigènes. J'ai appris plus tard que le nuage étant trop épais, les chars avaient eu des problèmes pour trouver leur chemin. Dans la journée, une explosion s'est produite du côté de la construction du pont, un objet est tombé à quelques mètres de mon Américain et de moi-même : c'était le reste d'une roue d'un G.M.C. qui venait de sauter sur une mine. J'ai appris plus tard que c'était mon chef de groupe, le **Sergent FIGARELLI** qui avait provoqué l'explosion de cette mine.

Une *Tellermine* piégée anti personnel « *Saloperie de mine et piège à C...* » comme on les appelait.

Les premiers prisonniers allemands que j'ai vus ce jour descendant vers l'arrière étaient jeunes et semblaient terrorisés. Je ne sais si c'était par les tirs de l'Artillerie ou le Tirailleur qui les conduisait seul, mais le coupe-coupe dégainé à la main ».



Free French Official Photo, FF 688 W4
Premiers troupes de la France Libre à entrer en action sur le front de la Seine Armée.
Les premiers détachements des troupes Françaises sont arrivés en Italie en aide aux troupes US de la Seine Armée.
Photo : Véhicule de reconnaissance FFI, débarquant en Italie par un pont construit sur supports flottants.

Jacques Giacometti, En souvenir du passage du Garigliano le 11 mai 1944, Bir Hakim l'Authion

Domingo LOPEZ

Bataillon de Légion
Jusqu'à la ligne de feu



Nous nous préparâmes avec enthousiasme pour le voyage que nous allions entreprendre et dont la destination était le front. Un peu avant le coucher du soleil nous sortîmes de Bagnoli d'Irpino et attendîmes la nuit noire pour nous mettre définitivement en route.

Sans savoir dans quelle direction nous allions, nous voyageâmes jusqu'aux premières heures de la matinée, nous arrêtant à San Clemente d'où nous entendions la rumeur du front connue de tous.

Nous passâmes la nuit dans le village, et le lendemain au crépuscule nous montâmes dans les camions qui nous conduisirent à un endroit où des mules nous attendaient. Nous chargeâmes sur elles les armes et les bagages et continuâmes à cheminer à pied. Après quelques minutes de marche nous commençâmes à voir des batteries d'artillerie, et nous continuâmes jusqu'à un endroit où nous allions passer la nuit.

Nous étions fatigués et nous jetâmes n'importe où la couverture et la tente qui constituaient notre lit en ligne ; nous nommâmes les hommes de garde et nous préparâmes à dormir.

A midi le **lieutenant GUERARD**, chef de la section, nous mit au courant de ce qui se préparait et de la mission que nous aurions à accomplir pendant la nuit. Nous mettrions les pièces derrière l'infanterie qui allait attaquer.

L'objectif à prendre était le Mont Mayo, un des points forts de la ligne Gustavo.

Lorsque la nuit fut tombée, nous nous mîmes en marche et il nous était recommandé le plus grand silence. Nous allions tous dans le plus grand silence, et lentement. Si quelque obstacle obstruait le chemin, l'avertissement courait du premier au dernier : attention un trou, attention un fil de fer ! les avis couraient pendant que nous nous déplaçons comme des ombres.

Nous croisâmes un poste de fusiliers-marins qui nous recommandèrent de nouveau le silence et nous continuâmes à avancer. Fil de fer ! une flaque ! attention ! Les avertissements se succédaient sans cesse. Si une caisse de munitions faisait du bruit en se cognant contre autre chose par un mouvement brusque de celui qui la portait, nous nous arrêtions immédiatement et écoutions avec attention... ensuite nous repartions.

Enfin nous arrivâmes aux positions où nous devions nous installer. Nous nous mîmes à ramasser des pierres pour élever un mur circulaire et cacher les mitrailleuses à l'intérieur pour qu'elles ne soient pas visibles au grand jour.

Heureusement le terrain était pierreux et nous pûmes le faire sans grande difficulté. Ensuite nous arrachâmes des herbes et des rameaux d'arbres et les posâmes au-dessus de la pièce pour la dissimuler.

Il devait être 11h du soir lorsque l'artillerie commença à tirer. Lorsque le feu cessa, le 22e Bataillon de nord-africains se lança à l'attaque en traversant la rivière Garigliano.

11 – 14 Mai 1944 – VICTOIRE AU GARIGLIANO

LE 10 MAI

Germaine SABLON

Santé



Le D.C.R. à San Clemente le 10 mai 1944. De gauche à droite : Aspirant PAULY 1^{er} tué le 11 mai 1944. Lt PASQUINI, Germaine SABLON, Lt DELON tué le 12 mai 1944.

« L'attaque du Garigliano est pour la nuit du 11 au 12 mai 1944. L'ambulance Spears à San Clemente, tel un grand cirque, doit être prête à fonctionner en trois heures, pour l'heure H, nos quakers et tirailleurs ont camouflé sous du feuillage les grandes tentes. Les camions sont cachés sous les arbres, tout le personnel attend...

Nous sommes sous un plafond d'obus, la terre tremble. Les départs des canons américains juste au-dessus du champ où je me trouve font un bruit infernal. Je reçois sous ma tente, dans la soirée du 10 au 11 mai, des officiers de la lourde avec le whisky traditionnel de la Spears. Paul MEZAN est heureux. Il a ses hommes bien en main, prêts à l'attaque. Il m'annonce qu'il ne quittera pas son calot bleu ciel, son monocle, ses gants blancs pour combattre.



Paul MEZAN © Ordre de la Libération

AMANTON, que nous appelions « le Boyard », me demande de lui donner mon foulard, un foulard rose pâle, déteint par les lavages, sur lequel sont écrits les noms de Provinces françaises. Ce foulard était le seul objet que j'ai pu conserver depuis mon départ. Il a traversé l'Espagne avec moi et subi toutes mes aventures. Je le lui donne. Il le noue à son cou et me dit, c'est pour la Baraka.

SIRI, nerveux, me demande un médicament, il a le rhume des foins, me dit-il.

Je les regarde s'éloigner. Je sais que leur bataillon, à la baïonnette, va faire la trouée de la ligne Gustave... et je reste longtemps sur le chemin à suivre leur ombre. Que restera-t-il de toute cette belle jeunesse ? Ceux-là, et tous les autres de la division, je les connais, je les apprécie, et j'ai peur ! J'essaye de puiser un peu de force auprès de mes camarades anglaises. Je les admire, car rien ne semble les toucher. Ce self-control, combien je voudrais l'acquérir, moi aussi, et ne pas paraître une Française geignarde. Mais quoi ! ne suis-je pas ici pour aider, pour servir, alors courage.

La route surplombait d'assez haut le champ où se trouvait la Spears. Pour arriver à la tente de réception, sur le talus, les chauffeurs des ambulances faisaient crier les freins. Pendant quarante-huit heures, je n'ai pu prendre de repos.

Étendue sur le sol, chacun de ces grincements avait en moi une douloureuse répercussion et je courais vite vers l'ambulance.

J'entendais mon nom : *Germaine, Germaine*, répété inlassablement par les blessés, les appels auxquels je ne pouvais pas toujours répondre assez vite m'angoissaient. Ils souhaitaient ma présence et mon impuissance à soulager toute cette souffrance me faisait mal ».



LE 11 MAI

Michel BARCELO

22^e Bataillon de Marche Nord-Africain

Avec mon camarade LAFONT de Ferryville, nous sommes affectés à la section des pionniers du 22^e Bataillon de Marche Nord-Africain.

Le caporal COQUERIE, seul métropolitain d'une trentaine d'années au milieu de Tunisiens, est ravi de notre venue.

Très vite, il nous entraîne dans les ruines d'un village où la compagnie de fantassins s'est camouflée.

Des hauteurs du Mont Cassino, l'ennemi tire sur tout ce qui bouge. Nous l'avons devant nous ce Mont Cassino avec son abbaye forteresse qui tient bon depuis des mois, sous les terribles bombardements de l'aviation et de l'artillerie lourde des Alliés !

Les Allemands sont solidement retranchés sur les lignes Gustave et Hitler.

Nous sommes à la veille de l'attaque du 11 mai 1944, la grande offensive des Alliés qui doit repousser les Allemands vers le nord de l'Italie.

11 – 14 Mai 1944 – VICTOIRE AU GARIGLIANO



Michel Barcelo © Josiane Barcelo

.../... A la tombée de la nuit, nous quittons la plaine et par un chemin de montagne, le bataillon de tirailleurs prend position sur un piton rocheux, à gauche du Mont Cassino, pour y passer la nuit.

Je suis de garde auprès de la mitrailleuse lourde.

J'ai ordre, au moindre signe suspect, de donner l'alerte et d'ôter la bâche qui recouvre l'arme. Un malencontreux malentendu me vaut cet honneur dont je me passerais bien ! Cela s'est passé au carrefour, au bas du piton rocheux. J'ai eu une altercation avec un caporal tunisien. En estafette au-devant de notre unité, le caporal m'a posté à un carrefour avec le chemin de montagne derrière moi. Il m'a dit : « *T'y faire comme ça !* », en balançant son bras droit en direction de Cassino. Lorsque j'ai vu apparaître notre colonne de G.M.C., « *J'y faire comme ça...* » avec mon bras droit, comme me l'avait ordonné le caporal. Le camion de tête s'est arrêté. Notre adjudant corse est descendu pas content du tout et m'a montré la bonne direction à indiquer, c'est à dire le chemin de montagne derrière moi ! Le caporal tunisien était furieux, moi aussi. Voilà pourquoi je suis de garde depuis cinq heures !

Vers 22h, un vacarme assourdissant nous jette aux postes de combat, le cœur battant. Vers le sud, tel un immense incendie, la ligne d'horizon rougeoit.

Une impressionnante barre de métal en fusion semble surgir des entrailles de la terre. Deux mille canons ouvrent le feu et pilonnent les positions ennemies. Le ciel est un concert de hurlements. La terre tremble, le Mont Cassino flambe. Sur le fond sombre de la nuit, j'aperçois fantasmagorique, sous les éclairs des explosions, l'abbaye toujours debout.

Des avions larguent des fusées éclairantes suspendues à des parachutes. Ainsi que d'énormes lampadaires, elles vont éclairer le théâtre des combats. Sidéré, je regarde à mes pieds la plaine du Liri et du Garigliano sortir de l'ombre. Garigliano, nom évocateur du chevalier Bayard dans mes souvenirs d'écolier encore si proches.

Avec mes yeux de dix-neuf ans, je regarde avidement l'immense champ de bataille. Tous ces bataillons, tous ces régiments, les Tabors avec leurs brèles, les blindés, l'artillerie, des milliers de combattants jusqu'à présent tapis dans l'ombre, qui jaillissent comme par magie de leurs abris, à l'appel du canon, avec un seul objectif : CASSINO ! Du haut de notre piton, nous dans l'obscurité, eux dans la lumière des fusées éclairantes, tels les Dieux de l'Olympe observant les mêlées épiques entre Grecs et Troyens, il me semble assister à une gigantesque bataille qui se déroulerait au centre et sur le sable d'une arène conçue pour des Titans.

Le vacarme monte vers nous, assourdissant, fantastique, comme un roulement de tonnerre continu, un grondement avec des explosions dominantes.

La 1^{ère} D.F.L. se bat furieusement sous l'abbaye. Mon camarade LAFONT, sous son casque anglais est silencieux près de moi. Le caporal COQUERIE aux commandes de la mitrailleuse 12/7, nous demande si ça va. Brave caporal, il ne reverra pas son pays, la France. Dans quelques jours il sera tué.

Pendant longtemps, les Allemands vont résister âprement. La nuit est déjà bien avancée lorsque les dernières fusées s'éteignent et que les canons se taisent. Des échos sporadiques de combats nous parviennent encore. L'aube n'est plus très loin, elle blanchit déjà les contours montagneux du côté de l'Adriatique lorsque les ordres fusent. Le lieutenant BLANC vient de s'entretenir avec notre adjudant et, grelottant à la fois de froid, de fatigue et de peur nous nous mettons en marche.

L'attaque générale est brutale.

Michel Barcelo, Souvenirs de la Campagne d'Italie (archives Josiane Barcelo)

LE 11 MAI

Albert PIVETTE

Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique
BIM



Campolongo, sur le Garigliano, 8 mai 1944
Berthé, L'Helgouach, ?, Nicholls, Pivette

Une offensive générale est déclenchée dans la nuit du 11 au 12 mai. A 23h, début de la préparation d'artillerie. Je n'ai encore jamais vu et je ne verrai plus jamais l'intensité d'un tel tir ! Des centaines de canons de tous calibres tirent de derrière nous. Dans la nuit chaque coup de départ donne une lumière et c'est un scintillement indescriptible, qui va durer une heure.

A 23h30, les compagnies et le personnel du P.C. du bataillon quittent leurs positions et partent pour serrer au plus près du tir d'artillerie. A 24h00, dès que celui-ci cesse, chacun se dirige vers son objectif.

Je suis le commandant MAGNY et je reste en contact radio avec les trois compagnies. Le combat d'infanterie se déclenche dans la nuit : rafales d'armes automatiques, explosions de grenades et d'obus de mortiers, il y a certainement de la casse...

11 – 14 Mai 1944 – VICTOIRE AU GARIGLIANO

LE 11 MAI

.../...

Je suis tenu au courant par radio.

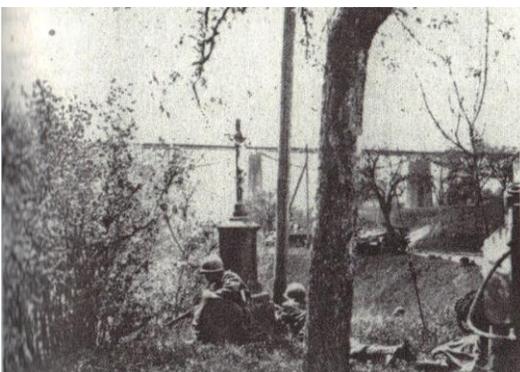
Pour une compagnie, cela va à peu près, des objectifs sont atteints, mais pour la 3e (de LABORDE), le radio me transmet des nouvelles alarmantes que je communique aussitôt au commandant. Des six officiers de la compagnie, il n'en reste bientôt plus aucun de valide, tous sont tués ou blessés.

DELSOL prend le commandement de la compagnie, ou du moins ce qu'il en reste.

Cheminant le long d'un ravin, le P.C. se trouve accroché à son tour, le grésilleme de mon poste radio nous ayant peut-être fait repérer. Un obus de mortier tombe juste devant nous, blessant mortellement le chef de la section de pionniers qui nous accompagnait. Cela va mal... Les objectifs ne seront pas tous atteints et ne pourront pas l'être. L'ennemi s'est ressaisi. Le commandant me fait transmettre, à chaque compagnie, l'ordre de revenir à la base de départ. Nous-mêmes revenons à notre P.C. Pendant que s'effectue le mouvement de repli, un appel radio provenant d'une de nos compagnies signale que l'ennemi lance une contre-attaque.

Un officier de liaison d'artillerie, chargé de régler et de transmettre les demandes de tirs, nous accompagne et le commandant lui demande de faire effectuer un tir d'arrêt sur les troupes ennemies qui contre-attaquent, ce qui est fait, bien que la position de la compagnie qui est attaquée ne soit pas très précise car il fait encore nuit. Dès les premiers coups tirés, un appel radio déchirant me parvient : "*L'artillerie tire sur nous ! Allongez le tir !*". Rien ne peut être changé. Quand un tir d'arrêt est demandé, il comporte un certain nombre de coups par pièce, sur un secteur déterminé préalablement et ne peut être modifié, il est terminé avant que les modifications à apporter puissent être transmises.

A notre retour dans l'abri qui nous sert de P.C. le commandant MAGNY est littéralement effondré... Toutefois la contre-attaque ennemie est stoppée, mais quand toutes les compagnies du bataillon seront revenues à leur base de départ et que le total des pertes sera établi, il sera lourd, très lourd.



Italie
défense
d'un point
sur le
Garigliano

Roger Malfettes

Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique
BIM



Roger Malfettes

© Ordre de la Libération

« Nous sommes à la veille de l'attaque. Pour nous rien de changé. Avec POPAUL et une vingtaine de garçons nous remontons vers les Marocains. Précédés par des Nords africains qui montent prendre position, nous allons vers notre base de départ.

Les Maghrébins cavalent comme des cabris et nous sèment. D'autres nous poussent aux fesses. Ils vont en perdre le souffle.

Je ne comprends pas cette hâte, nous avons cinq heures devant nous ; c'est plus qu'il n'en faut pour franchir quelques 4 kilomètres qui nous séparent du sommet où il y a des mitrailleuses ce qui n'est pas très attirant.

Ah ! S'il y avait eu une meunière. Alors il faut y aller certes mais lentement et sûrement. Le capitaine qui commande la compagnie -celle qui sera sur notre gauche- nous indique notre base de départ. Il est accompagné d'un jeune sous-lieutenant qui nous montre un croquis panoramique destiné à nous bien situer. Le dessin a été bien exécuté ; j'admire car il y a longtemps que nous ne pratiquons plus ce genre d'exercice.

Toutefois nous n'aurons pas à l'utiliser du seul fait que notre cheminement empruntera le versant ouest du Monte Faito, de très forte déclivité qui plonge vers de LABORDE (en surplomb à moins de 500 mètres), parsemée de rochers. Dans ce dédale la progression n'aura rien de facile ce qui ne change rien à notre mission qui est, dès le début du premier matraquage, de nous glisser le plus loin possible en avant aux fins le moment venu d'épauler notre 3e compagnie et de transmettre à la brigade la position de l'aile droite de la division marocaine. POPAUL (Paul Marie) organise la chaîne entre les Marocains et nous. Inutile de se tracasser pour le réveil ; les canons du matraquage s'en chargeront.

A 23h, c'est le tonnerre et pour nous le signal. Popaul reste sur place, il a le plus mauvais boulot, chaîner notre avance par rapport aux Marocains, ou le contraire.

Les rochers posent des problèmes ; se faufiler entre n'est pas toujours facile, ils ne sont pas assez espacés - c'est le décor d'Es-Zohrié transplanté. Sauter de l'un à l'autre, comme nous n'avons qu'une très lointaine ressemblance avec les mouflons, est très hasardeux car on court deux risques celui de se faire repérer ou tout simplement se "casser la gueule" ce qui n'est pas mieux.

11 – 14 Mai 1944 – VICTOIRE AU GARIGLIANO

.../... C'est la guerre pourrie ; on se bat contre le terrain, ce qui n'a rien de folichon, et dans un bruit infernal. La dernière volée tout juste éclatée, les mitrailleuses crépitent sur notre gauche à notre hauteur ; un bon point pour l'instant nous sommes passés inaperçus. « *Cela n'a pas l'air de marcher* » constate TILLO (Robert Tilloloy). « *Attends le deuxième barrage* » mais en moi-même je pense qu'il a raison. Nous redoublons de précautions.

Le ciel s'assourdit du *vrom-vrom* des obus de second matraquage. Les explosions sont proches, des éclats viennent jusqu'à nous mais derrière nos rochers nous ne risquons pas grand-chose d'autant que les tirs sont bien ajustés. Dans la clarté lunaire le Girofano, l'objectif du bataillon, se détache presque majestueux. Notre crapahutage au milieu des blocs nous a conduit presque à l'aplomb du piton dans son profil ouest-est. L'heure d'entrer en contact avec la brigade est arrivée.

Ce fameux 511, à n'utiliser qu'au feu, grésille comme s'il était sur des charbons ardents mais reste incapable d'émettre. Plus de chance avec le talkie. « Tripo » reçoit. Il annonce qu'il démarre. Ils sont à l'heure tandis que le 511, coincé entre deux rochers est en avance sur sa fin, il rend l'âme et par son trépas prématuré nous isole de tout. Nous avons perdu un temps fou avec cet engin de malheur, mort avant d'avoir vécu. De notre balcon nous distinguons les flammes de départ des obus des mortiers installés sur le flanc ouest du Girofano. Avec les boches du Monte Mayo dans notre dos, nous sommes trop exposés pour participer et trop éloignés pour intervenir efficacement. J'appelle « Tripo » pour lui signaler leur présence mais DE LABORDE ne répond pas.



François De Laborde Noguez
© Ordre de la Libération



Dans le ciel la lumière des fusées qui oscillent au bout de leur parachute fait féerie et donnent au sol un aspect fantomatique ; dans cet éclairage digne des sorcières d'antan nous devinons plus que nous les apercevons des va-et-vient au milieu desquels les obus explosent à cadence soutenue. « *allo Tripo* » « *ici lila* ». Rien. Encore rien. Toujours rien. Tout devient angoissant. « *Cela sent le coup fourré* » d'autant que leurs armes automatiques tirent de partout, derrière nous, sur le Monte Mayo, en direction des marocains ; de leurs abris des pentes du Girofano en direction de nos 3 compagnies.

Ils sont solidement installés ; bien approvisionnés, à couverts dans leurs abris, aidés par la lumière de leurs fusées, ils s'en donnent à cœur joie. Les obus de leurs mortiers s'écrasent continuellement sur une ligne-barrage qui semble ne pas avoir été dépassée. Cette régularité dans le matraquage nous tracasse ; nous laisse supposer que l'attaque piétine ou qu'elle est stoppée.

Un peu avant midi en compagnie de Popaul et du groupe MAHEUX, nous retrouvons le reste de détachement, épuisés mais satisfaits. Notre seule perte, le 511 qui a succombé dans les rochers où il est resté.

Nous n'avons plus rien à faire avec les Marocains ; retour vers la Brigade par le poste de commandement du général commandant la division marocaine, tout surpris mais heureux de nous voir.

Sur la foi des premiers comptes-rendus du matin il nous avait catalogués « disparus ».

Notre résurrection le rassène. Nous, aussi joyeux d'être présents et vivants que lui de constater que notre mort était prématurée.

Depuis bientôt deux heures les boches maintiennent leur puissance de feu et le rideau dressé semble efficace, difficilement franchissable. Comme aimantés par ce déluge nous avons ripés vers l'est et sommes plus à découvert. Nos camarades dans le bas doivent être à rude épreuve.

L'inquiétude nous gagne. MAHEUX (il tient notre flanc gauche), vient m'avertir qu'il y a agitation face à son groupe et sur le sud. Nous auraient-ils repérés ? Nous risquons d'être bons. Il se fait tard ; que faire ?

Nous nous posons bien des questions quand arrive POPAUL, la figure ensanglantée, (il s'est heurté aux taillis et est plein d'égratignures) : « *Les Marocains qui n'ont pas fait un pas sont restés bloqués sur la ligne de départ* ». Avec la menace sur notre gauche et nos arrières nous sommes dans un « foutu pétrin » et il est trois heures du matin passées. Nous avons encore le temps de déguerpir - « *Allez Robert, on rentre* ». Le délai est court avant l'aube ; le temps de nous éloigner de la souricière. Le terrain est difficile mais présente quelques avantages. Au jour les rochers nous abriteront des Nazis du Monte Mayo ; seuls ceux du Girofano pourront nous voir ; ils peuvent nous prendre pour leurs, ce qui est possible ; nous bénéficierons d'un court répit avant qu'ils n'avertissent ceux du Monte Faito ou qu'ils nous prennent pour cible. Nous avons une chance, mais il faut faire « fissa ».

TILLO part le premier, descend plus que prévu ; sur la déclivité les rochers plus gros, sont plus espacés, les bonds plus faciles. Le cheminement nous éloigne des boches du Faito mais nous nous égarons dans ce dédale où nous surprend le jour. Pour traverser ce labyrinthe sans nous offrir aux vues, il nous faut ramper. Monter, descendre, se couvrir les uns les autres ; descendre monter devient un exercice exténuant.

11 – 14 Mai 1944 – VICTOIRE AU GARIGLIANO



Yves Ploneis



Robert Tilloloy

.../... Vers les dix heures, **Plo-plo (Yves Ploneis)** dépêché par **TILLO** est arrivé chez les Marocains et les a prévenus de notre retour.

Sur le sentier qui descend vers la vallée des salves drues d'obus nous escortent ou coupent notre chemin. C'est inattendu car nous sommes à l'abri des vues. On pourrait imaginer que les boches déçus de n'avoir pu nous prendre, s'acharnent sur notre groupe.

Nous sommes pris sous un tir de harcèlement, tout bêtement, mais la dégelée n'est pas piquée des vers et nous dégageons péniblement de cette fournaise, la trouille aux fesses mais sans égratignures, en collant au flanc sud de la vallée qui conduit au pont du Tigre que nous passons dare-dare.

En fin d'après-midi notre arrivée au poste de commandement du Bataillon stupéfie tout le monde. Le **commandant MAGNY** et le **capitaine ROUDAUT** n'en croient pas leurs yeux.



Henri Magny

© Ordre de la Libération



Constant Roudot

© Ordre de la Libération

Ils nous palperaient pour s'assurer que nous ne sommes pas des fantômes ; pas du tout le genre car à l'opposé de cette faune nous avons faim et soif, donc sommes restés de chair et d'os. Eux aussi nous pensaient perdus, tout au moins prisonniers, mais n'avaient pas imaginé le pire comme le patron de la compagnie, qui, sans se soucier outre mesure de notre sort, dès la « fausse » nouvelle reçue, nous avait rayés de « ses » effectifs. C'était faire bon marché de l'unité dont il avait charge ; de souligner du peu d'intérêt qu'il lui portait. Cet empressement était suspect car cette saignée à 50 % rendait la compagnie inopérante, inutilisable, lui permettait de s'éloigner de la zone des combats sans perdre la face. Je me pose la question de savoir s'il n'avait pas, dès lors, préparé ses cantines... pour Naples... puis Tunis.

Compte rendu au commandant qui terminait son rapport. Je lui raconte nos dernières vingt-quatre heures en ajoutant que nous n'avons pas tiré un seul coup de feu car nous étions trop éloignés pour engager nos armes et que ce n'est qu'au grand jour, vers huit heures ce matin que nous avons essuyé quelques rafales qui venaient du Girofano, mais nous étions hors de portée ».

Les pertes aux 3 compagnies sont lourdes, de **LABORDE** a été tué dès le début de l'attaque, d'où le silence de son talkie. **WATRIN**, (aspirant), **Guiot Louis** (sergent-chef chypriote, aux antichars jusques en Tunisie), très gravement blessés, ne survivront pas. **ANGLADE**, de **BLOIS**, **LAVERDANT**, blessés. C'est l'hécatombe.

Le chef de bataillon nous expédie vers Sessa où nous attend **PANNETIER** qui nous annonce, sans l'affirmer, la mort de **FLESH**.

Il vient d'apprendre que les pertes au bataillon sont de 33 tués, blessés et disparus.

Cela fait beaucoup. Ces journées de Mai sont à marquer d'une croix ».

Roger Malfettes, 30 calots bleus à liseré rouge, éd. familiale

LES 10 ET 11 MAI

Maurice MEUNIER

Infirmier à la Cie de Cdt du B.I.M.P.

Santé - Bataillon du Pacifique



Maurice MEUNIER du 2ème contingent du Bataillon du Pacifique. Infirmier à la Compagnie de Commandement et cité à l'ordre du Corps d'Armée pour son action lors des journées des 11 et 12 mai 1944 à Girofano. (Collection Maurice MEUNIER)

10 MAI

Au Girofano, nous avons pris la place des Marocains qui avaient été en place tout l'hiver. De chaque côté, il y avait des alliés ; à côté les Canadiens, plus loin les Américains. Les obus passaient au-dessus de nous toute la nuit avec un sifflement qui se concluait par une explosion, le but étant de bombarder à l'aveuglette le fleuve derrière nous et les américains qui s'y trouvaient.

Je m'étais fait un petit abri près d'un gros rocher. A côté, une petite grotte où était installée l'infirmerie qui se composait du docteur (**le lieutenant Escale**), de brancardiers et de trois infirmiers en plus de moi-même, sachant qu'il n'y avait qu'un seul infirmier par compagnie.

Un matin, le docteur m'annonce qu'il est appelé au P.C., à 50 mètres au-dessus de nous.

A son retour, il me dit « *Meunier, c'est pour ce soir* », je lui demande « *quoi ?* », il me répond : « *Oui, ce soir on attaque !* ».

Alors moi, jeune combattant, je me dis « *ça y est, l'heure arrive, c'est à mon tour !* »

11 – 14 Mai 1944 – VICTOIRE AU GARIGLIANO

.../...

Ceux qui avaient fait Bir-Hakeim, c'étaient déjà des durs, mais moi, j'étais encore un petit jeune...

Le docteur me prévient que mon équipe de brancardiers doit être prête, avec tout le nécessaire, des pansements en quantité suffisante. Alors je réunis mes gars, je leur explique.

Et tout en parlant, je vois un jeune mec assis au pied d'un arbre en train d'écrire. C'était un brancardier, un jeune métro.

Je lui demande ce qu'il fait et il me répond :

« *accordez-moi encore 10 minutes, j'écris une lettre à ma mère* ». Je lui dis OK. Puis, il me la tend et me la confie en me demandant de la faire suivre en cas de problème. Je la glisse dans ma musette.

A la tombée de la nuit, je rejoins le PC avec mon équipe de brancardier. Il y avait aussi le transmetteur qui était un copain, **Willy NICHOLLS**, qui avait comme indicatif «*Joseph1*».

Nous sommes donc tous réunis à 7 ou 8 dans le petit réduit du PC lorsque le commandant (**Henri MAGNY**) regardant sa montre, dit :

« *Messieurs, si vous voulez assister à un beau feu d'artifice, je vous invite à mon balcon* ».



Henri Magny en 1943
© Adfl

11 Mai

Sommes en position en premières lignes devant le Girofano qui domine de ses mille six cents mètres, la vallée du Liri, le fleuve Garigliano et par la même occasion, nous aussi qui sommes perchés sur les collines avoisinantes. Comme observatoire, c'est champion ; on ne peut pas bouger un cil sans se faire repérer et comme nos mitrailleuses sont sur la ligne de crête, « ils » font vraiment tout ce qu'ils peuvent pour nous massacrer ; on est pris sous une avalanche de mortiers et de 88 mm, aveuglés par la flamme des projectiles, brûlés par la poudre, sonnés par les puissantes déflagrations et pourtant personne de nos quatre mitrailleuses n'est tué : merci mon Dieu.

Le **commandant** indique qu'il faut partir et descendre en file indienne. Ça pète de toutes parts autour de nous. A un moment donné, nous avons dû être repérés car une pluie de mortiers s'abat sur nous, et nous avons des blessés.

Je fais signe pour le signaler et demande où est le docteur. Celui-ci n'est pas là. Etant myope, il s'était perdu après avoir perdu ses lunettes, et comme il fallait garder le silence, il n'avait pas pu prévenir les autres. J'ai dû donc seul m'occuper de mes tout premiers blessés qui étaient au nombre de 3.

Après avoir fait un point radio avec les autres compagnies, le **commandant** indique que nous repartons pour effectuer la jonction avec les autres unités. Je lui dis que le docteur a disparu et qu'il faut quelqu'un pour s'occuper des blessés.

Il me tape sur l'épaule et me dit « *Meunier, je ne vous dis pas Adieu, mais Courage* », et il disparaît dans la nuit avec le reste des troupes. Après m'être occupé de mes blessés, j'entendais au loin des cris : « *au secours* », « *au secours* », « *Maman* », etc...

Il y a un pauvre blessé qui appelle sa mère... je confie donc mes blessés au plus vaillant d'entre eux en lui expliquant ce qu'il devait faire régulièrement avec le garrot. Et là, j'ai passé toute la nuit à chercher et m'occuper des blessés. J'étais là, tout seul... je me suis trouvé je ne sais où, je ne sais comment, il y avait des cadavres partout, des blessés pour qui je ne pouvais plus rien faire, je faisais ce que je pouvais. Au matin, une patrouille passe près de moi, et je me manifeste auprès d'eux en criant « *Pacifique, Pacifique* », tandis qu'au loin j'entendais encore quelqu'un appeler au secours, mais ça me paraissait bien lointain. Cependant, il fallait faire attention, car j'avais aussi échappé à des patrouilles allemandes ; tout le monde circulait dans cette zone. Le chef de la patrouille me demande ce que je fais là et je lui explique que j'ai des blessés qu'il faut ramener. Mais il m'indique qu'on a perdu le bénéfice de notre attaque et que nous sommes revenus sur nos positions.

La patrouille me ramène sur nos positions vers 8h du matin, où je me signale, car j'avais été porté disparu.

J'explique que j'ai des blessés à ramener. Nous redescendons donc avec les brancardiers dans le ravin, en plein jour. Les Allemands n'avaient pas encore décroché, mais comme nous arborions la croix rouge sur nos casques, brassards et sur un drapeau, nous avons pu récupérer nos blessés sans problème.

Et là j'ai pu retrouver mon docteur qui était blessé, à 2-300 mètres de la position de départ, avec fracture ouverte.

Heureusement qu'il était médecin, il s'était soigné lui-même. Il était là, assis avec le pantalon baissé, les médicaments éparpillés autour de lui. Nous l'avons ramené sur la position. Nous sommes ensuite retournés chercher les autres blessés. »

Maurice Meunier, témoignage audio retranscrit par Eric Minocchi

11 – 14 Mai 1944 – VICTOIRE AU GARIGLIANO

Yvon DUBOIS

Bataillon d'Infanterie de marine et du Pacifique
Bataillon du Pacifique



Jeudi 11 mai

« RAS au cours de la journée. Nous devons attaquer le soir, une attaque contre la ligne Gustav qui se trouve devant nous... Les préparatifs sont fiévreux.

Yvon Dubois

© col. Yvon Dubois – E. Minocchi

Chacun se complète en munitions, je change mon revolver contre une mitrailleuse.

A 23h30, nous sommes sur la position. BELLEC (Lieutenant) et nous attendons le moment du barrage pour déboucher. Notre artillerie, tirant trop court sur la position tue Lolo DEVAUD, blesse PREVOT, CREUGNET.

Nous faisons allonger le tir et nous débouchons dans le ravin. Un mortier ennemi, touchant DULUC sur sa musette remplie de fusées, tue en carbonisant Pierrot (DULUC), GOUASSEM, KADDOUR, LECHANTEUR, MONCAUT, FOORD, et blesse le lieutenant BELLEC, ALADIN, DUCOIN, TRAN AP, MILLOT. Ces deux derniers refusent de se faire évacuer, et continuent avec nous sous le commandement de Charlot PORCHERON.

La progression est très difficile dans ce terrain. Nous prenons une ligne de crête sur laquelle il n'y a aucune résistance ennemie ; nous continuons, et sur la deuxième ligne de crête, Charles PORCHERON, avec ses hommes, tuent les Allemands qui tenaient la position. Nous progressons encore et nous parvenons à l'objectif n° 1 sur lequel se trouve une grande quantité de mitrailleuses boches.



Jean Tran Ap et Charles Millot
© archives famille Tran Ap



Charlot, par un mouvement tournant, en décime une vingtaine. Les balles sifflent, ARNOULD est tué...

Nous subissons un tir de l'artillerie ennemie d'une densité incroyable. Un obus tombe sur le F.M. (Fusil Mitrailleur) à CAGNON, le blesse aux omoplates. La Compagnie est seule sur l'objectif, nous descendons la crête pour faire la liaison avec la première section. Nous rejoignons la première section qui a pris des maisons, fait de nombreux tués et deux prisonniers. Enfin, nous recevons l'ordre de nous replier sur la position. »



Maurice Creugnet
© Françaislibres.net



Jean Bellec
© Ordre de la Libération



Charles Porcheron
© Ordre de la Libération

Michel RAOUL-VILLAZ

Bataillon d'Infanterie de marine et du Pacifique
Bataillon du Pacifique



Michel Raoul-Villaz
© col. Robert Kollen

Sur 32 de la section, nous ne sommes plus que 11. Nous continuons. Nous n'avons aucune nouvelle sur les autres compagnies du Pacifique. A 2h du matin nous arrivons sur l'azimut, très fatigués.

Nous commençons à faire des trous d'abris lorsque les Allemands contre-attaquent sur notre secteur. Aucun abri pour nous protéger. Malgré leur supériorité, nous tenons et faisons de grosses pertes de leur côté. Vers 4h du matin avant le jour, nous nous replions vers la colline afin d'être un peu plus à l'abri. Nous voyons, à la pointe du jour, des quantités de cadavres italiens et allemands qui jonchent le sol. Le soir vers 8h nous sommes relevés par des Sénégalais. Nous partons à environ 1 km à l'arrière pour reformer la section. Le capitaine PERRAUD nous félicite et nous fait savoir qu'il nous propose pour une citation.

11 – 14 Mai 1944 – VICTOIRE AU GARIGLIANO

DU 11 AU 13 MAI

Pierre DELSOL

Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique



Pierre Delsol © MOL

Le 11 mai au soir, c'est la grande attaque ! Le bataillon est sur les pentes du Girofano. Après une préparation de l'artillerie, bien trop courte, nous fonçons sur les boches.

Mais ces salauds, qui sont là depuis avant l'hiver, ont de

bons abris et quand l'artillerie s'arrête, ils n'ont pas beaucoup de mal ; aussi ils nous reçoivent bien : dans le ravin où nous descendons s'abat une pluie de mortiers. En peu de temps ma compagnie est décimée et tous les officiers blessés.

Ma section, qui est la troisième, est arrêté par la précédente ; je vais voir ce qui se passe. Déjà, des blessés sont remontés pour être conduits au poste de secours. Je rencontre le capitaine qu'on emporte et qui, en deux mots, me met au courant de la situation. Je le quitte et rencontre le **sous-lieutenant de BLOIS** qui venait d'être touché à son tour. Il m'annonce que, puisque tous les officiers sont blessés, le commandement de la compagnie me revient. Il venait de recevoir l'ordre de se replier à la base de départ.



Gérard de Blois © Suzanne Davreux

Je descends jusqu'au fond du ravin et désigne le **sergent GOMBERT** comme arrière-garde ; **l'adjudant HAOUZI**, « un brave », fait remonter les blessés que j'aiguille sur la piste que nous venons de quitter.

Puis, je reviens à l'arrière-garde voir ce qui se passe. Les mortiers éclatent sans arrêt, mais comme les blessés savent que les boches sont tout près, malgré les souffrances, on n'entend pas un cri, quelques gémissements, à peine perceptible pour ceux qui sont là, à côté.

Nous laissons 14 morts sur le terrain, mais les blessés sont tous ramenés au poste de secours. Je prends le commandement dans une drôle de situation.

Pour remonter le ravin, c'est un véritable enfer ; le capitaine est porté par 8 hommes et 8 autres les tirent à la chaîne.

L'adjudant HAOUZI me seconde d'une façon admirable, et, au jour, nous nous trouvons sur la position de la veille, ou nous prenons encore un déluge d'obus.

Je fais l'appel : il me manque 48 hommes ; comme j'ai 14 tués, cela fait 34 blessés ; c'est bien cher pour rien. Je réorganise la compagnie mais ne peut faire que 2 sections au lieu de 3.

Vers 19h, accompagné du **sergent PICOL**, un type gonflé, je vais voir ce qu'il est possible de faire dans le ravin. Il nous est impossible d'arriver jusque-là, nous prenons une sacrée dégelée d'obus ; jusqu'aux français qui s'en mêlent !

Je me demande comment nous nous sommes tirés de là !

Malgré la fatigue, par petite patrouille de 4 ou 6 hommes, on récupère les armes, les munitions, le matériel des morts est celui laissé par les blessés.

(le 13 mai ?) **Vers 11h**, comme je venais de voir mon chef de bataillon, 2 obus passent en sifflant et vont tomber à 300 m de ma position. D'où je me trouve, je n'aperçois que la fumée, mais j'entends crier, il y a un blessé. Je viens à peine de reformer ma compagnie et le blessé est justement le **sergent-chef SABOT** (*blessé le 13 mai*) , à qui je venais de confier le commandement d'une section. Encore un de touché ! Que va-t-il me rester si cela continue !



Raymond Sabot © Ordre de la Libération

Nous apprenons qu'une compagnie voisine a laissé des blessés sur le terrain ; le **caporal BOLMONT** va les ramener, mais ne peut le faire seul, et revient chercher du renfort. Le **sergent CHANTOISEAU**, le **soldat MARTINEZ** et quelques autres repartent ; ils restent une partie de l'après-midi, mais il ramène le **médecin du bataillon ESCALE**, le **sergent-chef GUILLOT** et le **soldat POLI**.

Durant ce temps, le reste de la compagnie a ramené ce qu'il y avait encore comme matériel. Nous passons la nuit sur la position sans couvertures, il a fait très froid et beaucoup de rosée ; aussi, quand le jour arrive, nous voyons le soleil avec plaisir...

Pierre Delsol, De la défaite à la victoire avec les Français Libres, archives Eric Minocchi



11 – 14 Mai 1944 – VICTOIRE AU GARIGLIANO

Maurice MEHAUT

Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique

LE 13 MAI

Les 11 et 12 MAI



Maurice Mehaut © Gilles Méhaut

« Réveil en sursaut de l'artillerie française - toutes les pièces concentrées avec des renforts lourds américains donnent sans arrêt. On ne s'entend pas à 20 cm, il faut se crier dans l'oreille pour se faire comprendre. Impression au poil, inoubliable. Et ça dure....

La nuit on voit clair dans une lumière bleue et rouge, produite par les tirs d'artillerie. Nos mortiers donnent à fond, les tubes en sont moitié rouges, et les liens de cuir en brûlent.

Onze heures, c'est l'attaque après avoir bu un bon coup. Progression de quelques centaines de mètres à flanc de piton pendant deux heures. Ça barde. Le bataillon est obligé de se replier. C'est un vrai carnage. Nous prenons une belle raclée, les boches que nous supposions anéantis étaient toujours là et solides au poste. La 1ère compagnie revient avec 90 hommes sur 140. Beaucoup de camarades blessés. Mon copain de Saint-Mihiel, devenu subitement fou, se fait tuer. Avalanche de mortiers et de 88, **BIGOT** est devenu aveugle. La bagarre se calme. On nous récupère pour servir de brancardiers, ceux-ci étant débordés. Faute de brancards, en nombre trop limité, nous ramenons les blessés dans des couvertures, il fait noir comme dans un tunnel et c'est la montagne. On se casse la g.... sans arrêt, les blessés crient et appellent de partout, mais nous ne pouvons pas les ramener tous à la fois. Cela durera jusqu'au petit jour. Nuit d'enfer. Je pense à ma famille à Verdun.

La 4e compagnie s'est battue à la baïonnette, et a mitraillé ses prisonniers ne pouvant pas s'occuper d'eux. On sent la poudre, on a tous des grands yeux et des faces de brutes. La 3ème compagnie s'est repliée avant d'avoir pu prendre contact, ils sont décimés par les mortiers dans les ravins. Un sergent reste blessé 15 heures entre les lignes. Son groupe va le rechercher. **PORCHERON** descend ses sept prisonniers. Le Girofano est vraiment un drôle "d'os" .

12 Mai

Nous nous remettons de nos émotions. Transport des blessés à dos d'ânes jusque sur la route à 4 Kms plus bas. Corvée d'eau. Rares cigarettes. Agent de liaison toute la nuit entre le P.C. et la compagnie. Ereintant.

De retour à la compagnie vers huit heures. Nous touchons le ravito. Les sénégalais du BM 24 arrivés en renfort prennent d'assaut à eux seuls, les pitons 709 et 739 ainsi que le mont Girofano où le B.I.M.P. a échoué.

Les fusiliers-marins de leur côté gagnent la plaine et prennent deux villages. Beaucoup de prisonniers, beaucoup d'espoir. L'artillerie française (75-105-155 et les pièces lourdes) fait un travail de précision extraordinaire. Elle envoie en moyenne : 140 obus par 200 mètres en 3 minutes (d'après le Capitaine d'artillerie).

Chaud le jour, froid la nuit.

Aménagement d'un cimetière pour les morts du bataillon.

Il se trouve que le Commandant de compagnie de la 3e est maintenant un adjudant (**Pierre DELSOL**).



Pierre Delsol
© Jérôme Kerfch

Le capitaine, le lieutenant, le sous-lieutenant et l'aspirant (**WATRIN**) sont tués ou gravement blessés. Il ne faut pas longtemps pour faire des vides dans les conditions actuelles.

A la nuit tombante, le bataillon attaque de nouveau. Avançons de 5 à 6 kms. Artillerie sans arrêt des deux côtés. Nous sommes au pied de Cassino. Les Polonais s'en occupent à cette heure-ci, ça barde partout, à gauche ou à droite. Le long de l'avance, ce n'est que cadavres allemands et français. Interrogeons les prisonniers la plupart très jeunes. Les chars devant nous progressent, c'est la plaine. Nous suivons. Prise de San Andrea et Valona. Pas d'appétit, impossible de manger, mais possible de boire ».

Journal de Marche de Maurice Méhaut (archives Gilles Méhaut)

11 – 14 Mai 1944 – VICTOIRE AU GARIGLIANO

LE 12 MAI



Restitution d'Alain Montarras

Début de l'offensive de Mai 1944 en Italie :
Extrait du journal de marche de l'E.M.
du 1er Régiment d'Artillerie



Canon de 155 court camouflé sous un filet

- À 06h10, le **Cdt RAVET** (en liaison auprès du groupement blindé) annonce qu'il n'y a qu'une seule vague de partie. Il est demandé au **Cne DREYFOUS** quel tir doit être exécuté. Échanges interrompus par difficultés de transmission

- À 06h15, le **Lt Colonel Laurent-Champrosay** commande le tir de barrage U42

- À 06h30, le tir U43 est commandé aux 2e, 5e et 4e groupes

- À 06h35, le **Lt Colonel SCHOELLER** (adjt. du Gal. Cdt l'AD de la 2e DIM) indique que la situation est très confuse aux pieds de 709 et 739

- À 06h43, le Gal fait connaître que « grande unité de gauche engage un régiment ». Passé au **Cne DREYFOUS**

- À 06h55, le tir U43 est passé aux 1er, 2ème et 4ème groupes

- À 07h03, ordre au 1er groupe d'exécuter U38 (100 coups)

- À 07h08, le Cel. communique au Gal les renseignements reçus du **Cdt RAVET** : « *la première vague a été arrêtée très tôt à 200 m d'un petit coude de la côte 124, gênée par mauvais terrain ; beaucoup de mines et de blessés* »

- À 07h35, le Cel. fait demander au 13e corps anglais (en soutien d'artillerie lourde à l'est de la DFL) des tirs avec 2 groupes de 155-80 coups. Ils vont commencer de suite

- À 07h 45, le Cel. donne un crédit de 100 coups par batterie (cpb) au 3ème groupe, pour le coude de la route remontant de San Andréa vers le nord...

- À 07h50, le Cel. donne un crédit de 100 cpb. au 2e groupe, pour la **route de Saint-Apollinaire** au carrefour 87.000-10.200. Tirs larges en plaquant des râteaux successifs. Barrages successifs ou routes prises en enfilade

- À 07h55, le Cel. téléphone au **Cdt. CRESPIN** pour faire dire à la Cie canons de faire des tirs de harcèlement sur la route, le long du méridien 89 entre les parallèles 10 et 11. Petites concentrations de 6 pièces. Tirs très larges. Crédit de 100 coups

- À 08h10, le Cel. demande au 1er groupe des tirs **dans la vallée de Valenzo**, là où l'on n'a pas encore tiré, le brouillard très épais devant permettre à l'ennemi une circulation intense. 300 coups.

- À 08h15, un tir (U44) très urgent de 10 minutes est demandé pour un bataillon mal engagé, entre les points 88.100-04.900-88.500-04.600. Tir linéaire, rafales brusques à commencer en fumigènes, 400 coups. Tirs réduits de moitié à 08h27, soit 5 minutes et 200 coups

- À 08h45, le Cel. demande au **Cne. DREYFOUS** s'il a observé le tir. Le Cne. le redemande

- À 08h50, le Cel. fait retirer par le 3e groupe 20 obus fumigènes sur les coordonnées du centre - À 08h52 il est ordonné tir U39 de 144 coups

- À 09h10, le **Cel. SCHOELLER** demande répétition du tir en déplaçant limite à 100 m. ouest... **Le Cel. SCHOELLER** fait connaître à 09 h 30 que les limites est et ouest du tir sont bien en place. Garder ces éléments et les transformer en obus explosifs. Tir baptisé U44

- À 10h00, crédit 100 coups au 4ème groupe pour nid d'armes automatiques sur **lisière Ambrogio**

- À 10h03, le Cel. demande 3 batteries de 90 de DCA américains pour tirs de concentration terrestres **sur San Andréa**. Tirs fusants par 2 batteries à 10 h 20 - À 11 h 40, concentration massue tirée par le Groupement blindé et le 2ème groupe sur 88.200-06.200

- À 11h45, le 4ème groupe demande autorisation de tirer 400 coups **sur Ambrogio**. La position de la 1ère vague blindée est sur le parallèle 054. Progression marche mal à cause des mines et des tirs d'infanterie

- À 12h30, les 1er, 2e et 4e groupes effectuent 14 concentrations jusqu'à 15h sur objectifs imposés par AD2. Deux objectifs de la vallée de Valle Majo, un dans la **vallée sud du Majo et deux objectifs vers San Tomaso, au N.W. de Villa Majo**

- À 12h50, la pointe des blindés est en 11.63. Le Gai. recommande de ne plus avancer, mais de tirer derrière lui les autres vagues - 13 h 23, le Cel. donne à CCI/2 un crédit de 100 coups pour tirer derrière **les crêtes de Rocaini Tollo**

- À 13h27, **le Cdt. RAVET** demande déclenchement de U7. Le Cel. fait tirer les deux groupes de 155 américains sur San Andréa

- À 13h30, l'AD2 signale violente contre-attaque sur le **Faito** et demande que pendant un quart d'heure nous l'aidions de tous nos moyens. Le Cel. place les batteries du 3ème groupe sur les objectifs U103, U104, U107

- À 13h42, l'AD2 dit d'arrêter les tirs, la situation s'arrangeant autour du Faito

- À 13h55, **le Cdt. RAVET** demande deux tirs, confiés au 3ème groupe

11 – 14 Mai 1944 – VICTOIRE AU GARIGLIANO

.../...

- À 14h00, les 155 américains effectuent divers tirs en 87.400 et 07.100 - 14h30, l'officier de liaison près des spahis demande que les fusiliers marins soient adaptés à leur système de combat, le Cel. répond qu'il préfère conserver le commandement de tous les feux, quitte, le cas échéant, à leur donner d'autres appuis...

- À 14h45, l'AD2 demande des tirs de harcèlement en R7 et R28 à raison de 120 coups à l'heure jusqu'à 20h00...

-15h40, **le Cdt. RAVET** demande déclencher tir UG double massue. 1er groupe

- À 16h00, le Cel. demande tir de contre-batterie contre mortiers chimiques situés en 686.800-810.100 qui gênent la progression des chars, et qui ne peuvent être atteints par les batteries du C.A.

- À 16h10, ce tir américain est annulé

- À 16h20, le **Lt de vaisseau GUILLEMIN** qui commande le détachement canons des FM va en liaison. Le Cel. lui donne mission de harcèlement sur des ravins en 85.200-05.400 où s'agite du monde et où il tirent à 120 coups échelonnés, jusqu'à 21h00

-À 16 h20, la concentration de contre-batterie que ne peuvent exécuter ni les américains ni le 4ème groupe, est confiée au 2e groupe. Concentration double massue U59

- À 16h40, le Cel. téléphone au **Cdt BRUNETON** au sujet d'une nouvelle attaque qui doit être montée du côté de **la 4^e Brigade**.

Comme c'est la zone du 3e groupe, il demande de préparer des tirs d'arrêt et d'envoyer de suite une liaison auprès du **22e BMNA**, par exemple **le Lt DE LAROCHE**

- À 16h50, la liaison américaine annonce la prise de **Castelforte**

- À 17h10, la CCI/2 exécute mission de harcèlement (50 coups) sur **route Saint Apollinaire - Ambrogio**

- À 17h40, concentration massue pour 17h46 sur 87.100-07.800 par 3e groupe et 86.900-06.950 par 1er groupe. Pour 17h59 par 4e groupe concentration ponctuelle, 4 coups par pièce, en 84.600-06.950

- À 17h55, ordre au 2e groupe pour concentration massue fumigène à 18h00 sur 87.666-08.191 (**observatoire du Moroni**)

- À 18h10, ordre de renouveler tir avec légère correction, à cause du vent

- À 18h15, concentration massue fumigène pour 18h20 sur 86.500-08.000 (**obs. de la Guarandia**)

- À 18h30, renouveler massue 400 m. plus court

- À 18h33, Centrale d'observation communique que **Cne DUPRAZ** (2^e Bie) a fait sauter dépôt munitions de mortiers derrière **San'Ambrogio** à 18h15 et qu'à 18h20 a fait sauter autre dépôt et détruit deux nids de mitrailleuses

- À 18h45, le **Cel. SCHOELLER** avertit que nous aurons sans doute à intervenir cette nuit en faveur de la 2e D.I.M. au **Girofano** et à la côte 739



Lieutenant colonel Paul Maubert
Françaislibres.net



Chef d'escadron Jacques Crespin



Commandant Jacques Ravet
Françaislibres.net



Capitaine Daniel Dreyfous-Ducas
Ordre de la Libération

- À 18h48, **Lt-Cel MAUBERT** passe aux 4 groupes ordre de faire des réglages avant la nuit sur la côte (1/4 d'heure par groupe)

- À 19h50, **Cne BRIARD** fait tir d'efficacité sur observatoire repéré dans l'après-midi en 87.000 et 04.700

- À 20h55, **Cel SCHOELLER** téléphone pour dire de continuer tirs de harcèlement sur fonds des ravins exécutés par Fusilier-Marins

- À 22h25, ordre à CCI/13 de faire tirs de harcèlement, 150 coups en une heure, en 89.100-10.800

- À 23h00, **le Cne DREYFOUS** rend compte situation : 4e Brigade et BIMP mis au repos au sud de la parallèle 03. **Les BM 21 et 24** sont sur pentes N.B. de 433. **BIMP** a subi grandes pertes le matin du fait qu'il s'était avancé sur les pentes **W. du Girofano** et a été pris à partie par résistances ennemies sur **le Girofano** qui, d'après les prévisions, aurait dû être occupé par 2^e DIM.

Le BM 21 a subi quelques pertes du fait qu'il s'est avancé seul **vers Fontanella** après avoir perdu sa liaison sur sa gauche avec le **BIMP** (dans la soirée du 12 mai, **le Gal JUIN**, cdt le C.E.F. décide de relancer l'offensive le lendemain à partir de 04h00, pour obtenir la rupture du front ennemi).



Lieutenant Jacques Pigneaux de Laroche
Fondation de la France Libre



11 – 14 Mai 1944 – VICTOIRE AU GARIGLIANO

LE 12 MAI

Albert PIVETTE

Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique
BIM



Toute la journée du 12 mai la bataille continue, principalement les tirs d'artillerie et de mortiers. Au-dessus de nous, c'est un bourdonnement et un sifflement continu. Le 13 mai au matin, reprise de l'attaque, un Bataillon de Marche nous remplace et le B.I.M.P. reste en réserve.

Le front ennemi commence à craquer ; la clé du système défensif ennemi qui domine le secteur et qui sert d'observatoire est enlevé et les unités sont engagées à tour de rôle. L'ennemi reste cependant coriace et n'est pas en déroute. Pour notre part, nous sommes engagés à nouveau le 16 mai à San Giorgio ; nous atteignons notre objectif mais en subissant encore des pertes.

Le bataillon est stoppé dans sa progression par une résistance ennemie, le commandant **MAGNY** part à la tête d'une section. Blessé, il est porté disparu, son corps est retrouvé le 18 mai ainsi que ceux de quatre soldats de la section qui étaient avec lui.

Le **sergent GAUBERT**, qui faisait également partie de cette section et qui avait été porté disparu, est finalement retrouvé. Blessé à la tête, il a été fait prisonnier. Traité correctement et soigné, les Allemands l'ont gardé toute la nuit.

Au matin, au moment de se replier, ils lui ont dit : « *Nous partir, vous, retrouver camarades direction là...* ».

Et c'est ainsi qu'il nous est revenu.

Albert Pivette, Avec la 1^{ère} DFL du premier au dernier jour dans les rangs du 1^{er} B.I.M. et du B.I.M.P., 2014



Roger LUDEAU

Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique
Bataillon du Pacifique



12 mai 1944

Les alliés ont déclenché l'offensive générale sur tout le front d'Italie ; pour nous, les réjouissances ont commencé cette nuit par une fantastique préparation d'artillerie, les tubes sont presque portés au rouge à force de tirer.

Au pied même de notre crête, mortiers, canons auto-moteurs et obusiers sur chenilles s'en donnent à cœur joie ; un peu plus en arrière grondent les 155 et autres de l'artillerie lourde. Alors que le claquement sec et rageur de notre cher petit 75 domine tout en boucan.

Le Bataillon attaque une des pentes du Girofano à 4h du matin alors que d'autres unités « s'occupent » des autres versants. Seulement, pour attaquer, il faut d'abord descendre dans le ravin en face de nous pour remonter de l'autre bord ; c'est là que nous attendaient les petits malins d'en face ; pas besoin de lancer de grenades, juste à les dégoupiller suffit ; après ça, elles nous roulent toutes seules sur la fiole par paquets de quinze à la douzaine ; ensuite, c'est un terrifiant tir de mortiers.

On se croirait dans un formidable orage tellement les explosions se succèdent à une folle cadence. Et pour arranger les choses, quand les survivants (parce qu'il en reste quand même un peu) atteignent le sommet, les blindés nous attendent ; au bout d'une heure de combat pas trop inégal, on est réexpédié dans notre ravin. Pas étonnant qu'ils aient pu amener des blindés, ça descend en pente douce de leur côté ; ils ont toutes les veines, ces vaches-là.

Complètement à bout de forces, nous regagnons nos positions, on fait 10 mètres et on s'écroule dix à quinze minutes pour recommencer la même chose un peu plus loin ; la plaisanterie durera une demi-journée. On finit tout de même par regagner notre point de départ ; on remet nos mitrailleuses sur leurs anciens emplacements de tir et on s'affale autour jusqu'au lendemain midi, morts de fatigue et veillés par une sentinelle presque aussi crevée que nous. Il paraît que l'ennemi a contre attaqué, nous on n'a rien vu et si notre artillerie ne les avait pas bloqué net sous un ouragan de feu, on ne serait pas beau à regarder aujourd'hui ».

Roger Ludeau, Les carnets de route d'un combattant du Bataillon du Pacifique, Imp. Artypo Nouméa, 2010



Michel BARCELO

22^e Bataillon de Marche Nord-Africain



Dans le jour naissant, dans un élan irrésistible, les divisions du Corps expéditionnaire Français, vont de nouveau attaquer, bousculer et déborder les défenses allemandes, entraînant à leur droite les Anglais sur l'Adriatique, à leur gauche les Américains sur la Méditerranée.

Fer de lance de la ligne de front, les unités françaises laisseront derrière elles, Cassino et son abbaye.

Pour l'heure, nous quittons l'éperon rocheux et commençons l'ascension du versant sud de la montagne. L'aube ne nous est pas favorable car elle nous dévoile à l'ennemi. Semblable aux aboiements d'une meute de chiens chassant un gibier, une grêle d'obus de mortiers s'abat sur nous. Nous ne sommes pas seuls. A présent, la clarté du jour me fait découvrir tout notre bataillon, déployé en tirailleurs et qui progresse en silence. Sous la pluie d'obus et les explosions, nos chefs donnent de la voix. Nous grimpons... ! Nous grimpons toujours... ! Les commandements rauques de notre caporal, les ordres lancés par nos officiers et sous-officiers ponctués d'imprécations en arabe, les déflagrations, le miaulement des projectiles, l'odeur de la poudre et de bois brûlé, la tension qui m'enserme la nuque comme un étau, ma langue que je passe sur mes lèvres desséchées, deux seuls mots dans ma poitrine : « *Aie ! Maman... Aie ! Maman...* » me font perdre toute notion de ma condition humaine. Je m'agrippe de temps en temps à l'équipement de Laffont, lui aussi s'accroche de temps en temps à moi. Nous rentrons bientôt dans une zone ensoleillée...

A travers la forêt calcinée, nous arrivons aux premières fortifications allemandes. Casemates et blockhaus sont désertés par l'ennemi. Un silence lourd succède au vacarme de la bataille. Les vagues d'assaut déferlent sur l'autre versant de la montagne... L'ennemi a décroché depuis un moment. A présent, c'est à nous, les pionniers, de jouer. Nous avons ordre de déminer tous les ouvrages fortifiés taillés à même le roc et de neutraliser « *les pièges à c...* ». Il y a là tout un armement qui m'est inconnu : fusils Mauser aux crosses brisées, un fusil mitrailleur avec une crosse curieusement en bec de canard, des grenades à manche que j'ai prises d'abord pour de petites massues et des lance-rockets qui ressemblent à des arbalètes.

Dans l'après-midi, nous dépassons les crêtes et rejoignons notre compagnie qui fait une halte sur un plateau bordant un ravin. Nous sommes entourés de collines. Abrutis de fatigue, nous nous laissons tomber sur le sol. Mais, il faut que nous aidions des infirmiers à installer un hôpital de campagne. Des brancardiers sont déjà là qui déposent des blessés et repartent dans la forêt. De grandes tentes carrées sont dressées.

Nous avons ouvert des rations. Mais notre section est prise sous le tir d'armes automatiques par les Allemands postés en surplomb de l'autre côté du ravin, sur la cime d'une colline. Au-dessus de nos têtes, le bourdonnement d'une ruche d'abeilles en folie ! Des blessés quittent les tentes pour se mettre à l'abri dans les fossés ! Mais notre adjudant ne s'en laisse pas conter et nous ordonne d'ouvrir le feu. La profondeur du ravin amplifie la fusillade en un vacarme assourdissant. Mes tympans sont mis à mal. Un mitrailleur ganté de fer change le canon fumant de la lourde. L'ennemi décroche... Ce devait être une arrière-garde. Peu à peu je retrouve l'ouïe. Je vais passer un coup d'écouvillon à mon vieux fusil *Springfield*.

Nous avons eu un accident. Pour éviter une collision, notre véhicule a versé dans un fossé. J'ai eu les reins « en compote ». Je remercie l'infirmier de notre compagnie qui m'a prodigué des soins. Je remercie LAFONT et COQUERIE qui ont eu l'amitié de m'épargner les corvées pénibles.

Les premiers rayons du soleil me tirent de mon sommeil. J'ouvre les yeux sous une voûte de blés mûrs. Hier soir, j'ai fait mon lit dans le creux d'un sillon, au milieu d'un champ de blé. Je me lève et je vois les formes kaki de mes camarades dormant dans le jaune paille du champ. Je me dirige vers l'orée d'un bois proche pour m'isoler. Sous le couvert des arbres, je découvre une sorte d'escarpement rocheux et l'entrée d'une grotte. Je tressaille car je viens d'apercevoir, étendu à terre, le cadavre immense d'un soldat allemand. Il est couché sur le dos, les bras en croix. Il a été touché à la tête et son visage disparaît sous une croûte de sang coagulé. Son casque percé a roulé un peu plus bas. Des photos s'échappent de l'une de ses poches : groupes de femmes et d'enfants qui sourient... Peut-être sa mère... peut-être son épouse et leurs enfants...

Je pense à ma mère, à toutes les mères, à celles qui vont recevoir la mauvaise nouvelle... Comme j'ai l'imagination fertile, je me vois toujours à la place du cadavre ou bien sautant en l'air sous les déflagrations d'un obus ou d'une mine ! Heureusement ces impressions disparaîtront lorsque je serai plus aguerri. Aux bourdonnements des mouches s'ajoute une odeur pestilentielle provenant de l'intérieur de la grotte. Je m'approche et recule aussitôt devant un amoncellement de cadavres ennemis. Il me faudra plusieurs jours pour me débarrasser de cette odeur.

11 – 14 Mai 1944 – VICTOIRE AU GARIGLIANO

LE 13 MAI



Restitution d'Alain MONTARRAS 1er Régiment d'Artillerie



Extrait du journal de marche de l'E.M. du 1er Régiment d'Artillerie

À 00h05, OB2 signale présence mortier à six tubes au **sud de San Ambrogio** en 89.100-09.700. Tir demandé à CCI/13

- À 00h20, l'AD2 demande tir B8 **le Faito** étant attaqué. Confié au 2ème groupe, 4 coups pièce-minute pendant 10 minutes

- À 02h00, sommes avisés heure H fixée à 04 h 00. Tirs doivent commencer à H-45

- À 03h15, toutes les batteries du régiment ouvrent le feu. Aucune réaction ennemie. Feu roulant dure jusqu'à environ 05h00. **Le Cel. SCHOELLER** demande de nouveaux tirs de 06h 30 à 08h 00

- À 05h35, le Cel. passe aux unités le plan de feux pour ces tirs, tous dirigés sur **le Fessi**

- À 05h50, le **Cel. SCHOELLER** demande deux tirs de 155 pour 06 h 10 en 843.062-867.060, le premier tir sur pentes ouest de l'**Azifuglio**, le second sur les pentes sud de la Colle Valogna

- À 06h00, le **Cdt. RAVET** téléphone : « **RAS. Ils attendent** »

- À 06h40, le **Cel. SCHOELLER** annonce que 709, 739 et **Cerazola** sont pris, et que cela marche sur le **Girofano**

- À 07h00, le 3e groupe annonce que nous occupons aussi 708 et 751...

- À 07h50, nous sommes avisés que les codes en vigueur sont tombés entre mains de l'ennemi. Alertons unités en prescrivant précautions avant mise en place nouveaux codes...

- À 08h20, AD2 demande tir (concentration massue) en 835-064. Ordre passé à 08h22 à 3e groupe, 3 c.p.m. à partir de 08h30

- À 08h24, cette concentration est aussi ordonnée aux 1er, 2^e et 4^e groupes (2 c.p.m. pour le 155)

- À 09h05, **Cel. SCHOELLER** demande renouvellement de 09h20 à 09h25 - Message du CEF à 09h12 : **Girofano** pris à 09h00...

- À 10h05, AD2 signale contre-attaque ennemie qui se masse dans une cuvette à l'aplomb de 687.605-849.058

- À 10h07, concentration de 10 minutes de 3 c.p.m. pour les trois groupes de 105, et de 2 c.p.m. pour les 155...

- À 10h35, les Anglais annoncent la prise de **San'Angelo**

- À 10h37, trois tirs de fumigènes demandés au 4ème groupe entre 10 h50 et 11h00 - **Le Cdt. SAINT-HILLIER** signale à 10h47 que des éléments de chez nous sont gênés par des mortiers. Le Cel. répond que tirs de fumigènes vont être exécutés sur **San Andréa...**

- À 11h00, **le Cdt. RAVET** demande plusieurs tirs qui seront passés dans une heure - Signalé à 11h05, en 89.00-08.200, section enterrée. 2ème groupe, 100 coups fusants de suite...

- À 11h10, l'AD2 demande des tirs de harcèlement...

- À 11h25, le Cel. envoie le **Lt. AUBERT** auprès du **Cne MAGENDIE** dont nous sommes coupés, pour faire un tir de harcèlement dans une vallée en 85.300-05.500 et 85.600-05.700. 2 pièces tirent dans le haut du ravin et 2 dans le bas. 180 coups/heure pour chaque partie. Durée 2 h et demie...

- À 12h00, **le BM 21** est arrivé à 800 m de San Andréa - À 12h05, le Cel. confie aux mortiers chimiques américains des tirs de harcèlement pour aveugler le Morari, Guardia et Stramma, en... - À 13h00, les 4 PCT reçoivent les ordres pour les tirs demandés par **le Cdt. RAVET**. Tirs de 13h25 à 13h40 : tir U132, centre en..., front 200, profondeur 200, pour 4e Bie et CCI/13, 3 c.p.m. en explosifs. De 13h37 à 13h40, tir U133, centre en... front 200, profondeur 200, pour 1ère, 6ème, et 11e Bies. Cadence maxima ; obus explosifs. De 13h40 à 13h45, tir U13 en fumigènes pour 4ème Bie, 10 coups.

Constitue petite préparation pour les chars

- À 13h20, **le Cne DREYFOUS** signale que la 2^{ème} DEVI est en D5 et M9...

- À 13h50, ordre aux 4 PCT, concentration à 14h00 très précises pour les quatre groupes. Concentrations massues de 14h00 à 14h03 et de 14h03 à 14h05 tir U34. Pour neutraliser **la Guardia**

- À 13h55, le Cel. passe aux 4 PCT : concentration massue entre 14h05 et 14 h10 en 85.700-06.700

- À 14h00, demande au corps anglais concentrations sur **San Andréa et Vallemajo**. Aussitôt acceptée

- À 14h05, liquidation définitive de G28, **le Girofano** complètement terminé, annonce l'AD2.

L'artillerie continuera ainsi son action toute la journée et le 13 au soir, on pourra dire que la rupture était acquise, dans une zone montagneuse fortifiée et malgré une dure résistance allemande. Dans la seule journée du 13 mai, les quatre groupes d'artillerie du 1er RA auront tiré quelques 20 000 obus.

Dans la nuit qui suivra et dans la journée du 14, San Andréa, San Ambrogio et San Giorgio tomberont entre les mains de la D.F.L.

11 – 14 Mai 1944 – VICTOIRE AU GARIGLIANO

LE 13 MAI



Pierre GRANIER

Bataillon de Marche 24

La prise du Girofano :

« tu t'es trompé d'objectif »

« L'attaque avait été déclenchée trois nuits plus tôt, à 23h30.

Depuis ce moment, les compagnies d'infanterie progressaient péniblement dans ces arides montagnes d'Italie, recevaient des obus de canons ou de mortiers qui leur tuaient ou blessaient inutilement des hommes, perdaient la provision d'eau pour la journée...

Des équipes de brancardiers allaient et venaient, à la pêche aux blessés, civière vide dans un sens, chargée dans l'autre.

Des tirailleurs enterraient les premiers morts de cette grande offensive du 11 mai 1944, dont l'objectif initial était le franchissement du Garigliano, et le second, plus lointain, la libération de Rome.

À la fin de la deuxième journée, la situation était des plus confuses. Au niveau des chefs de section, on ne savait pas grand-chose, mais moi, modeste sous-lieutenant, chef d'une section de fusiliers-voltigeurs, c'est-à-dire de ces sortes de combattants qui avancent, la mitrailleuse et la grenade à la main, à la rencontre d'autres types comme eux qui font exactement le même boulot, mais dans l'autre sens, moi j'avais au moins une certitude : j'étais parti à l'attaque, le 11 mai à 23h30, avec quarante hommes. J'en avais perdu trois ici, quatre là, et celui-ci au fond d'un ravin, et cet autre au sommet d'une crête, et aussi ces huit autres que des obus français m'avaient démolis, dans un tir d'arrêt trop vite et trop bien exécuté.

Si bien qu'il me restait à peine la moitié de ma section quand je reçus, par l'intermédiaire de l'aspirant BOUCHARD, l'ordre de m'installer pour la nuit sur une contre-pente, en attendant de reprendre l'attaque.

Ce serait peut-être notre première nuit de repos depuis trois jours. Les hommes titubaient de fatigue, de sommeil et de soif, et ne touchaient guère aux rations K, trop concentrées pour être consommées sans boisson, alors que l'eau était sévèrement rationnée.

« Si tu crois dormir plus d'une heure ou deux, me dit BOUCHARD, tu te fais des illusions. Rends-toi compte : il faudra au moins une heure pour arriver au ravin en question. Ensuite, tu enverras des corvées de ravitaillement au P.C. du bataillon pour percevoir les vivres, grenades, cartouches, et aussi de la flotte. En mettant les choses au mieux, la distribution générale sera terminée à dix ou onze heures, et on devra sans doute faire mouvement vers deux heures du matin, pour s'installer avant le jour sur la nouvelle base de départ. Fais le calcul ».

BOUCHARD ne s'était pas trompé : compte tenu de ce programme, qui fut étonnamment appliqué, j'eus, comme mes hommes, à peine le temps de dormir une heure, sur une pente abrupte où il me fallut caler mes reins contre un bloc de rocher pour ne pas rouler au fond du ravin, quand l'ordre me parvint de repartir.

Laissant sur sa gauche un autre bataillon de la Division – qui avait perdu la veille les deux tiers de ses officiers dans une attaque très dure – la 2e compagnie se mit à dévaler, prudemment, dans la nuit, une côte boisée et touffue qui sentait le charbon de bois, souvenir de l'incendie allumé la veille par d'innombrables obus, américains, français ou allemands.

Peu à peu, le jour se levait. Mais à mesure que les tirailleurs émergeaient de la nuit, le danger s'avérait plus grand, car les taillis, calcinés ou intacts, dissimulaient l'ennemi comme dans une forêt vierge. Au départ, j'avais émis la prétention de disposer ma section en triangle, pointe en avant. Or, le règlement est une chose, la guerre en est une autre, et c'est toujours le terrain qui commande. Il ne fut bientôt plus question de formation. Les ronces et les broussailles s'épaississaient de plus en plus, et les hommes de tête devaient même, le plus souvent, se frayer un chemin avec leur coupe-coupe.

Tireurs d'élite

Ceux-là avaient la tâche la plus dure : pour ouvrir le passage, et pour guetter l'ennemi, tout près, derrière ce buisson, tapi dans ce taillis...

La campagne d'Italie, c'était à la fois une guerre de djebels et une guerre de forêt vierge, selon le jour et l'endroit, et les types d'en face étaient les maîtres du camouflage, du tir à tuer par une balle au front, de la mine antipersonnel qui explosait parce qu'un pied s'était pris dans un fil invisible, car comment voir un fil de couleur neutre dans cet inextricable fouillis de branches, de ronces, de lianes comparables à celles de la sylvie africaine ? Sans en avoir reçu l'ordre, les Saras se sont transformés en buissons, en recouvrant leur casque de feuillages. Les nerfs à fleur de peau, les sens aiguisés au centuple, ils avancent lentement, silencieusement, comme des reptiles ou des félins. Le moindre vol d'oiseau les plaque au sol, l'œil et l'oreille aux aguets, la détente souple sous un index merveilleusement huilé. Course au coup d'œil, au sang-froid, duel dont l'enjeu est la vie d'un homme contre la vie d'un homme.

Ta... Koohh !

Il était à peine à huit mètres, et maintenant le voilà, dérisoire pantin détraqué au travers de la piste. En passant au-dessus de lui, je croise son regard vitreux, dans un visage très jeune, vingt ans tout au plus. Des yeux bleus, des cheveux blonds coupés en brosse, un casque inutile qui est tombé à côté de lui. Un gosse d'Allemagne qui, en un autre temps, aurait fait du tourisme en moto sur la Côte d'Azur et aurait fait admirer son corps de jeune athlète pur Aryen aux jolies Provençales.

11 – 14 Mai 1944 – VICTOIRE AU GARIGLIANO

.../... Ce jeune et beau garçon a voulu me tuer, moi, personnellement qu'il ne connaissait pas, et **NOTENA** a tué le beau garçon, que maintenant les tirailleurs noirs de ma section enjambent avec indifférence, l'un après l'autre, sans regarder le mort car il a sûrement des copains, tout autour, encore bien vivants et placés là pour tuer.

Mais non, le petit Allemand devait être tout seul, placé par son officier en sniper isolé – c'était courant, chez eux – ou tireur d'élite, et c'est vrai qu'il tirait bien, le bougre, pour retarder l'avance des troupes françaises.

Car plus rien ne se manifeste pendant une heure ou deux de cette promenade épuisante, et la section arrive sur la crête intermédiaire, émergeant de la forêt. La guerre est passée là : il y avait une position ennemie, des abris de mitrailleuses, une pièce de mortier, des éléments de tranchée. Maintenant, il n'y a plus que du sol labouré, des arbres déchiquetés, des buissons incendiés, et six ou sept cadavres vert-de-gris. C'est le résultat d'un tir d'artillerie bien ajusté, qui a dû contraindre les survivants à se replier.



Jacques Lemarinel © Ordre de la Libération

Il est 9h du matin. La 3e section, sous les ordres de l'adjudant-chef **DELPECH**, s'installe défensivement à droite de la mienne. La deux, commandée par l'aspirant **LEMARINEL**, est en réserve, derrière, et voici tout d'un coup le capitaine **SICARD**, qui souffle comme un phoque sans oublier de se gratter le nez :

- Alors Granier, ça peut aller ?

- Comme vous voyez, mon capitaine. À part qu'on n'a pas d'ordres, et qu'on ne sait plus où on est, si on l'a jamais su...

- C'est-à-dire... enfin... j'ai reçu un message radio : il se confirme qu'on doit continuer dans cette direction, vers ce piton...

Je regarde au-dessus de ma tête. Le piton en question, en fait, c'est une longue muraille, limitée sur sa droite par une sorte d'à-pic, et qui se poursuit à gauche par une crête rocheuse aiguë, longue de plusieurs centaines de mètres. Il faudrait donc savoir si l'objectif de la compagnie est la droite, la gauche ou le centre de cette barrière. J'en fais la remarque à Sicard, qui ne me répond pas car il est déjà reparti, et bientôt la 1e section se retrouve toute seule, dans ce massif recouvert d'une intense végétation. Nous sommes maintenant sur une sorte de crête, dominée par d'autres crêtes dont la plus haute, droit devant, est vraisemblablement le Girofano, s'il faut en croire la carte au 1/50 000e.

Un piton presque vertical

Après une autre descente dans des fourrés tout aussi épais que les précédents, puis un autre ravin, étroit, escarpé, où les hommes se sentent délicieusement bien, à l'ombre, sans Allemands ni obus, une courte pause s'avère nécessaire. Mais tout soudain un grand diable d'aspirant surgit des broussailles, sur ma droite. Nue tête, la mâchoire volontaire, l'œil bleu, la chemise largement échancrée sur une poitrine d'athlète, c'est **TRIEPIER** qui commande la section de base de la 1e compagnie.



Paul Triepier

Un gars extrêmement sympathique, que tout le monde aime bien dans le bataillon.

Salut, Granier. Qu'est-ce que tu as, comme objectif ?

- Le Girofano, et toi ?

- Moi aussi. Mais le Girofano, c'est grand : un vrai mur. Il paraît que les Marocains l'attaquent par la gauche, et nous par la droite. On n'en sait pas plus.

- Écoute Triepier, lui dis-je, on pourrait s'entendre, nous deux : comme ta compagnie est à droite, tu pourrais ratisser tout ce qui est à droite de cet éperon rocheux qui précède immédiatement le sommet... Tu vois ? Bon. Et moi je prends la gauche et on tâche, toi et moi, de garder la liaison.

- D'accord, vieux.

Deux sections du 24e Bataillon de Marche, réduites aux deux tiers de leurs effectifs, soit à peu près cinquante hommes au maximum, partent alors à l'attaque du Monte Girofano.

Un sous-lieutenant et un aspirant, quarante-trois ans à eux deux, qui font tout seuls leur guerre, sans ordres plus précis, sans radio, sans liaison ni appui d'artillerie.

Crevés par trois jours de marche et de combat et par quatre nuits sans sommeil, les hommes blancs, les hommes noirs, montent, grimpent, escaladent les rochers du Monte Girofano. Presque aussitôt après avoir quitté le ravin, il leur faut s'agripper des mains, sans lâcher pour autant le fusil, la mitrailleuse ou le fusil-mitrailleur. Et aussi les grenades et le coupe-coupe, fidèle compagnon de ces Africains, encore un tantinet sauvages qui n'oublent pas leur arme ancestrale, même si l'homme blanc les a dotés d'armes automatiques tirant à une cadence rapide.

La paroi est tellement verticale que les tirailleurs se sentent en sécurité : nul obus de mortier, nul coup de fusil, nulle rafale de mitrailleuse ne peut les atteindre. Pourvu que ça dure...

11 – 14 Mai 1944 – VICTOIRE AU GARIGLIANO



A l'assaut du Mont Girofano

.../... Pourvu que ça dure. Ce n'est pas croyable ce que ça peut revenir souvent, dans la bouche ou dans l'esprit du fantassin, cette petite phrase. Tu es dans un ravin, à roupiller comme une bête, entre deux déplacements : pourvu que ça dure. Tu as trouvé un trou, un petit trou de rien du tout, à peine assez profond pour permettre à ton corps, aplati au maximum, d'être à l'abri des rafales rasantes et des éclats vicieux de mortiers : pourvu que ça dure. Tu grimpes une falaise à l'abri des vues et des coups, pourvu que ça dure...

Mais quand même, elle n'est pas interminable, cette muraille du Girofano, et voici le sommet, où l'on pourrait souffler si des tireurs allemands ne vous y attendaient. Sur cette montagne, deux jours plus tôt, un bataillon de Marocains, a été trompé par une ruse chère aux Allemands, en 14-18 : ils ont crié *Kamarad* !, les Marocains ont donné dans le panneau, se sont avancés à découvert, et les types d'en face, contents de leur bonne blague, sans doute, les ont flingues à bout portant au lance-flammes. Cela, les hommes du Tchad le savent déjà, bien qu'ils n'aient aucun rapport avec ces autres soldats français que sont les tirailleurs marocains. Mais les nouvelles vont vite, dans une armée en campagne, même si les uns parlent arabe, les autres, sera ou bambara.



Tirailleur Sara du Tchad

L'assaut des Tirailleurs

Un mètre après l'autre, nos deux sections s'approchent du sommet, calciné par les éclatements de l'artillerie qui, depuis la veille, pilonne sans arrêt l'inferral pain de sucre.

Les bidons sont vides, les bouches sont sèches, mais les hommes ont dépassé la soif comme ils ont dépassé la fatigue et la peur. Aucune force au monde, sauf la mort, ne peut les arrêter. Des robots qui avancent, mais des robots qui deviennent soudain furieux car les dés sont jetés, et qui ont compris que, maintenant, le seul salut est de coller au barrage d'artillerie, aux obus français que les canonnières de la Division font pleuvoir sur ce sacré piton.

Car ces minuscules fourmis sur fond de roches claires, ces insectes sombres qui montent presque à la verticale, un observateur invisible, dans un piper-cub ou sur un autre piton, les a vus, situés, a défini leurs coordonnées. Mieux que TRIPIER et que moi-même, il sait que nous approchons du sommet, donc que nous allons donner l'assaut. Alors, voici que les canons se taisent et que s'établit un surprenant silence – merci à toi, l'artilleur inconnu, pour ton signal parfaitement compréhensible ! – et que ce silence est aussitôt troublé par le cri rauque que je m'entends pousser, et qui est répercuté, sur ma droite, par celui de TRIPIER :

- *En avant !*
- *En avant !!*

Le fusil dans une main, le coupe-coupe dans l'autre, poussant des hurlements, l'œil injecté de sang, les dents éclatantes de blancheur dans des faces grimaçantes, le casque anglais bizarrement rejeté en arrière, objet inutile et dérisoire, mais rassurant comme un grigri, ces grands diables de Noirs du Tchad aux profonds tatouages donnent l'assaut du Monte Girofano, démons d'un autre monde, d'un autre siècle.

Pierre Granier, les soldats oubliés de la 1ère DFL, Presses du Midi, 2005



Domingo LOPEZ

Bataillon de Légion



L'attaque dura toute la nuit et ce fut avec une certaine nervosité que nous vîmes poindre l'aube. De nouveau nous entrâmes en action. Nous essayâmes de localiser les armes automatiques ennemies ou quel qu'autres qui entravaient la progression de notre infanterie légère, pour faire feu dessus.

Tirer depuis notre position n'était pas sans danger, car, une fois localisés, nous serions une cible facile pour les mortiers ennemis.

Pour cette raison, bien que nous ne le manifestâmes pas, nous aurions désiré en notre for intérieur, ne pas avoir à ouvrir le feu. Ce souhait ne fut pas exaucé, car bientôt la pièce qui était à notre droite se mit à cracher furieusement du plomb.

Au sommet de la montagne nous avions surpris le mouvement de retraite d'un groupe d'allemands. Alors nous essayâmes de les mitrailler, car la retraite se généralisait, laissant seulement quelques éléments isolés pour protéger le gros des forces qui essayait de se sauver.

Nos troupes s'étaient emparées des pics les plus élevés, le plus dur était fait. Notre division avait accompli une nouvelle prouesse.

En quelques heures seulement l'ennemi avait été repoussé d'une ligne fortifiée, occupée et préparée pour lui pendant plusieurs mois.

Le ratissage de notre secteur effectué, il nous fut accordé une journée de repos, à la fin de laquelle nous nous mimes en marche de nouveau.

Tout se chargeait dans les camions, les équipements et les armes lourdes, seules les armes Individuelles restaient en notre possession.

Nous marchâmes de 25 à 30 kilomètres et nous arrêtâmes dans un champ entouré d'arbres où nous attendaient des camions ; nous dormirions ici pour arriver en ligne à l'aube.

Réunis autour des camions nous cherchions des couvertures pour dormir quand, tout à coup, l'endroit fut brillamment éclairé par les fusées avec parachutes que jetaient les pilotes allemands.

Nous pensâmes qu'ils allumaient pour bombarder l'artillerie comme ils avaient pour habitude de le faire, et nous restâmes à regarder ce qui allait se passer.

Mais bientôt les moteurs rugirent dans notre dos et les avions se précipitèrent sur nous, à peine eûmes-nous le temps de nous jeter au sol, quelques-uns même ne purent le faire, que les petites grenades commencèrent à éclater, quelques-unes si près de nous qu'elles nous soulevaient de terre.

En quelques instants, trois appareils piquèrent, nous arrosant de leurs bombes avec une adresse meurtrière.

Lorsqu'ils se retirèrent partout on entendait des cris et des plaintes de douleur.

Dans l'obscurité nous portâmes secours aux victimes qui étaient nombreuses pour les transporter aux ambulances le plus rapidement possible. Cette tâche accomplie nous essayâmes de savoir qui étaient les morts et les blessés de la section.

Il y avait un mort, le corse **MARIANIS**, et quatre blessés, tous faisaient partie de notre mitrailleuse.

Nous restions seulement deux et nous pensions que nous avions un bien mauvais début en Italie.

Cette nuit-là ils nous tuèrent 27 hommes, en blessèrent plus de 100 et incendièrent un camion de munitions, en plus des victimes des autres unités qui campaient alentour et qui avaient aussi leur part.

Au matin nous enterrâmes les morts, montant ensuite en premières lignes où nous passerions la nuit, pour le lendemain commencer une avance.

A l'aube nous fûmes réveillés par les premiers coups de canons allemands.

Roulés dans un trou, écoutant le sifflement des obus et les explosions qui parfois étaient si proches qu'elles nous faisaient siffler les oreilles, nous pensions que d'un instant à l'autre nous devrions sortir de ce trou en champ découvert pour aller à la mort, et cela nous serrait le cœur d'évoquer les êtres aimés qui nous attendaient au pays, si lointains et pourtant si proches de nous et continuaient les sifflements, les éclatements d'obus que par moment nous entendions sans entendre, absorbés par nos pensées très lointaines de la triste réalité, si notre dernière heure avait sonné à cet instant, nous serions morts avec la plus grande tranquillité.

Domingo Lopez Survivant de Bir Hakeim, éd. privée



11 – 14 Mai 1944 – VICTOIRE AU GARIGLIANO

LE 13 MAI

Roger BARBEROT

1^{er} Régiment de Fusiliers Marins
COGNAC ? NON. PANZERS ?

La bataille de rupture du Garigliano est terminée. Le 12 mai au soir le terrain est nettoyé et occupé sur deux kilomètres de profondeur. Les chars en état de marche sont regroupés et restent sur place sous la protection de l'infanterie.

Malgré notre avance, nous ne sommes pas arrivés à la hauteur des chars de **SANTOS** et de **TARTU**. Ce n'est qu'à la nuit que peu à peu des équipages rejoignent. Ils arrivent exténués, couverts de sang et de boue, leurs habits déchirés, ramenant leurs blessés.

Ce n'est que le lendemain, au milieu de la journée, que le **second maître GUAFFI** revient, blessé, armé d'une mitrailleuse allemande et escortant deux prisonniers qui transportent un blessé nord-africain.

Il nous raconte son histoire : elle nous permet avec celles de **SANTOS**, **TARTU** et autres de reconstituer le tableau complet de cette journée de combat.

Il y avait deux heures, raconte **GUAFFI**, que mon char était hors d'action. La brume qui nous avait protégés jusque-là commence à se dissiper et les Fritz deviennent de plus en plus menaçants. Je vois de temps en temps leurs casques émerger des hautes herbes. Je tire alors une rafale qui les fait plonger aussitôt. Mon chauffeur, **RIVIERE**, qui est monté sur le char pour prendre des munitions, tombe, gravement blessé. Il souffre terriblement : *à boire, je vais crever*. A ce moment, ma mitrailleuse s'enraye. La mitrailleuse se bloque à son tour, des balles sifflent de toutes les directions. Des mortiers nous encadrent. L'aide-chauffeur, qui est un petit gars de dix-neuf ans qui a quitté ses études pour venir bouffer du boche, se dépense comme pas un, soignant les blessés et faisant des cartons sur les Frizous.

Aïe, c'est mon tour. Une balle dans le bras vient m'avertir qu'il est malsain de rester debout. Tout ça est bien mal engagé : ça sent le roussi. Les chars sont devant et je pars chercher des renforts. Il ne faut pas qu'ils aient notre machine.

Je commence à ramper mieux que je ne l'ai jamais fait à l'école des sacs. Je ne sens pas ma blessure, mais j'ai la fièvre et je suce l'étoffe de mon blouson, trempé par l'humidité des herbes.

Je dois être repéré, car les mortiers semblent tirer comme à l'exercice. Mon Dieu ! que d'honneur pour moi seul !

Je suis sur la bonne piste. Voilà le char de **FREMAUX** presque à la verticale, le nez dans un trou splendide, puis celui de mon chef de peloton, **SANTOS**, complètement renversé dans un large ruisseau, puis un autre, celui **TARTU**, qui flambe, puis un quatrième...



Marcel Guaffi. Musée Ordre de la Libération

Essoufflé, la langue pendante, j'observe, en retenant ma respiration. Des voix... je suis sauvé. Hélas ! Ce sont des casques allemands qui apparaissent... un, puis deux... puis trois... Je m'aplatis... pourvu qu'ils ne m'aient pas aperçu.

Mon cœur bat tellement fort qu'ils doivent l'entendre. Puis c'est le bruit d'une giclée de balles passant au-dessus de ma tête, bien près, trop près à mon gré. Je me déplace lentement... une autre rafale arrive qui arrache des morceaux de terre.

Chic ! Voilà un Fritz devant moi, à dix mètres à peine, il cherche des yeux l'endroit que je viens de quitter. J'essaie de sorti mon colt, mais c'est bien difficile de la main gauche. J'y suis enfin. Je tire... pan... pan, pan, pan... quatre coups viennent partir... un cri... des rafales qui fauchent les herbes puis de nouveaux cris. Ils m'ont vu.

Mon revolver est vide. Je vais mourir. Je revois en un éclair ma famille, mes camarades, mon petit pays de Champagne, Eux sont là mitrailleuses au poing. *Komme, Schnell*. Mes oreilles bourdonnent. Je suis prisonnier.

Comme ils doivent être heureux... Ah, les *Franzosen* qui attaquent et ce sont eux qui sont pris ! Ils ne me fouillent pas immédiatement car notre artillerie redevient méchante et il leur faut se mettre à l'abri. Bien encadré, j'arrive après une marche pénible dans un abri défiant tout bombardement. On me prend ma montre, mais on me laisse mon portefeuille avec tout l'argent qu'il contient. Sans doute se réservent-ils pour plus tard. Je proteste : On ne doit pas piller les prisonniers ; chez nous, Français, c'est puni de mort. (tu parles !)

Arrive un lieutenant, du moins à ce qu'il me semble, qui commence à m'interroger dans un anglais très correct :

— *English soldier ?*

— *Nein, Français.*

Mais ma blessure m'élanche, j'ai soif. Je fais le geste de boire.

— *Wasser ?*

C'est d'abord un grand verre d'eau glacée, bu d'un trait. Vient ensuite un cognac... puis un autre (cela lui déliera la langue !).

L'officier reprend en deux langues : italien et anglais. Il m'interroge en parlant devant le micro du téléphone. Son interlocuteur est certainement une grosse légume car chaque fois qu'il prononce les mots de von X..., il se lève et se met au garde-à-vous. (Je souris discrètement.)

11 – 14 Mai 1944 – EMBRASEMENT AU GARIGLIANO



- Cognac ?
- Infanterie ?
- Non, Panzer (ici son œil s'illumine. Il pense que le cognac commence à produire son effet).
- Fonctions ?
- Canonnier (c'est moins compromettant que chef de char).
- Quelle sorte de char ?
- Sherman (mon petit char léger M3 doit se gonfler d'orgueil là-bas, dans la vase !).

Encore une pause :

- Cognac ?

Puis doucement :

- Combien Panzer ?

J'explique qu'il m'est impossible de dévoiler ces secrets. Dix longues minutes passent... il boit, je bois... Cigarette ?... puis, d'un geste bon enfant, me versant une nouvelle rasade :

- Combien Panzer ?

Ma foi, je suis touché par sa gentillesse. Je vais trahir mon pays... Tant pis !

- Trois divisions.

Il fait un calcul rapide. Trois divisions à 400 chars, 1 200 chars qui vont s'engouffrer dans cet étroit passage... Je pense à nos 17 petits chars qui sont déjà hors de combat.

Re-téléphone... Cette fois-ci cela devient sérieux. Les voix enflent dans l'abri. Ce n'est plus moi qui suis assailli de questions, mais le lieutenant.

Il déplie la carte et me fait signe d'approcher. Un point rouge sur la carte, c'est là où nous sommes. Je regarde. C'est toujours utile de savoir où l'on est.

- Combien divisions infanterie ?

Une petite moue, un vague geste de protestation, un regard vers le verre de cognac... Tout le monde rit, décidément le Français aime ça !

Rira bien qui rira le dernier. Je re-re-re-bois ; je pousse un léger soupir et je lâche dans un souffle :

- Huit.

Mon Dieu, que de sifflements pour accueillir ce simple petit chiffre ! Alors les questions se pressent :

- Noirs ?
- Oui.
- Nord-Africains ?
- Oui.

La voix là-bas interroge plus inquiète, plus rapide. Pour finir, je lâche :

- Tabors.

Non, décidément, ce cochon de Français démoralise tout le monde. Des ordres se succèdent, des gestes.

- Jeder auf seinem Platz.
- Achtung, Achtung... la radio nazille, crépite, lance des ordres.

— Tout le monde aux postes de combat.

Un sifflement... deux... La terre tremble.

C'est notre artillerie qui tire.

Puis un grondement.

- Achtung, Achtung, Alarm, Flugzeuge... Flugzeuge.

Un autre vrombissement, d'autres explosions. Leur peur me réjouit (bien que je ne sois pas très rassuré moi-même).

La nuit tombe, je me demande ce qu'ils vont faire de moi.

L'abri est divisé en deux parties. Dans la première qui sert de P.C., sont disposés les postes de radio, émetteurs et récepteurs, sept en tout, au fond. Dans la deuxième partie, une cloison de planches, des couchettes superposées, des draps, des édredons, des couvertures.

Un gosse italien arrive porteur d'une pile de draps sous laquelle sa tête disparaît. Consciencieusement, il refait les lits (huit, si j'ai bonne mémoire). Cela fleure bon la lessive, le linge propre, frais.

Tout content, il se tourne vers le lieutenant.

- Per paciere, signor ufficiale, cinquanta lira.

Un coup de pied au cul vient punir cet imprudent.

A peine le lit vient-il d'être refait qu'un colosse aryen superbe, aux pieds chaussés au moins de 48, se jette, tout crotté et boueux sur le lit propre. Je me souviendrai longtemps de cette pauvre figure de gosse.

L'infirmier vient de refaire mon pansement. Je lui fais comprendre dans mon jargon que je tombe de sommeil. Lui, m'explique qu'il ne faut pas que je dorme où je suis, c'est la place du commandant. Ma foi, je peux rester là pour le moment puisqu'il n'y a personne. Je m'endors. De temps en temps, je me réveille. Il n'y a que quelques Fritz dans l'abri. Veille-radio, fusils, masques, mitraillettes sont parés.

Au milieu de la nuit, je rouvre les yeux et, dans la pénombre, je vois à mes côtés le lieutenant qui commande le P.C.

Il ronfle. Comme j'ai froid et qu'il a toutes les couvertures, je tire, centimètre par centimètre, celle qui est par-dessus les autres.

- Eh ! Kamarad ! Gesten Morgen...

Quel réveil ! J'étais à cent lieues de penser à ces cocos. On me sert une tasse de café ersatz, une tartine de pain beurré.

Quelle heure est-il ?... Oh ! c'est vrai, ma montre m'a été piquée hier.

Le jeune lieutenant est parti, celui qui le remplace a le genre territorial 14-18 de chez nous.

Il a l'air très brave type. Ne pose aucune question. Il est fatigué, dégouté.



Marcel Guaffi. Musée de Tradition des Fusiliers Marins

11 – 14 Mai 1944 – VICTOIRE AU GARIGLIANO

.../... Ses traits sont très tirés. Sans doute a-t-il passé une mauvaise nuit : Pensez donc ! trois divisions de Panzers, huit divisions de biffe, non, la guerre n'est vraiment plus drôle.

Il me faut ma montre. Je lui explique qu'on me l'a prise... Qui ? ... Le caporal qui est dans le coin et qui se fait immédiatement engueuler. Ma montre me revient. Sans rancune, le caporal m'offre une cigarette.

Le lieutenant se fait à peu près comprendre en français et il me demande d'où je suis. Puis, doucement, la conversation s'oriente sur la France.

— *Pétain ! Pas bon pour la France. Nous avons beaucoup d'admiration pour vous, car bien que tout soit perdu, vous continuez à vous battre (sic). Nous, voyez-vous, nous serons toujours les meilleurs du monde, mais nous n'avons rien, plus d'aviation, plus d'artillerie (re-sic).*

A ce moment précis, un vrombissement ébranle l'air, suivi immédiatement de rafales. Notre aviation bombarde et mitraille. En une seconde, l'abri est rempli.

Le micro parle sans cesse, transmettant des ordres. jaah, jaah. Tiens ! Pourquoi ce *jaah* ? J'interroge tant bien que mal l'un d'entre eux, dont le front ruisselle de sueur.

— *Autrichiens nous, pas Allemands.*

Un petit jeune me dit :

— *Bientôt vous allez travailler pour la Grande Allemagne.*

Je ne réponds pas. Pourquoi le contrarier ?

Onze heures. *Achtung, Achtung... Alarm, Infanterie beschiesst, infanterie beschiesst... Achtung. Attention, attaque d'infanterie...*

Ces mots me laissent rêveur. En un clin d'œil, tout le monde a quitté l'abri. Grenades, sacs, fusils, tout a disparu. Seul reste le lit du P.C. Que vont-ils faire de moi ? Peu après, un violent bombardement se déclenche et de nouveau le poste se remplit de soldats allemands blessés.

L'un d'eux s'approche et me dit doucement, avec des larmes dans la voix :

— *Mein Kamarad... Kaput.*

Le bruit continue, assourdissant. Ce ne sont qu'allées et venues dans le P.C. transformé en poste de secours. Puis, brusquement, sur un *achtung* plus retentissant que les autres, des brancardiers arrivent, chargent tout le monde et s'en vont aussi vite qu'ils étaient venus. Je reste seul. Oui, seul. Pas pour longtemps.

Un Fritz rentre précipitamment et je comprends, d'après sa mimique très expressive, qu'il tient absolument à ce que je le suive.

— *Nein, nein.*

Je lui montre que je suis tête nue et réclame mon casque anglais qu'ils m'ont pris comme trophée. *Kaput*, me dit-il. Dans ce cas, je reste ici. *Komme — Nein.* Cette discussion entre gardien et prisonnier est assez comique. D'ailleurs le gardien est assez satisfait d'être à l'abri car les mortiers et l'artillerie tombent dehors sans discontinuer.

Dans un abri voisin, il y a un soldat du 22e bataillon nord-africain qui est blessé au pied. Il est gardé par deux jeunes qui le laissent tranquille puisqu'il ne peut pas marcher. Je les ai vus en allant aux w.-c. il y a quelques minutes.

Accalmie.

Mon gardien me prend par la manche et me tire hors du trou. Zut ! C'est moche. Je vais recevoir des obus des camarades de l'artillerie...

Plac... boum... et pan et pan... Une dégelée de mortiers.

Ah ! Mais alors, quelque chose de tapé !... Je me suis jeté à plat ventre. Mon gardien aussi. Lui rampe vers un abri et a laissé tomber sa mitrailleuse toute approvisionnée. Quelle aubaine ! Je rampe. La voilà. A nous deux. C'est à mon tour de ramper vers lui. Ça y est, je le touche presque. Je lui mets le canon dans les côtes. Je lui indique l'endroit où est notre blessé. Il pâlit... Un bond... puis deux.

Nous y sommes. Il n'y a plus qu'un garde qui ne fait pas d'histoires et pose son arme que je donne immédiatement à notre Nord-Africain.



Bernard Goere © Musée des Fusiliers Marins

Je connais la suite. Nous retournons dans la soirée voir le char de **GOERE** et son canon de 88 et surtout rechercher son béret de char et son insigne d'argent qui sont enfouis dans la boue, à l'endroit où il a fait le mort ».

Roger Barberot, A bras le cœur, Éditions : Laffont, 1972



11 – 14 Mai 1944 – VICTOIRE AU GARIGLIANO

Germaine SABLON

Santé



Je voulais tenir ma promesse d'ensevelir moi-même ceux de la popote de la lourde. Et j'eus la première réprimande de mon gestionnaire au sujet de SIRI (mort le 13 mai), premier officier qui était enterré dans un champ, là où il était tombé...

Je venais de désobéir, j'avais demandé que l'on me ramena son corps afin de l'ensevelir dans notre petit cimetière de San Clemente réservé à ceux qui mourraient à l'hôpital, Je réussis cependant à lui trouver un drap, une bière et à donner à SIRI une sépulture digne de lui.

Le général BROSSET vint nous rendre visite entre deux attaques afin de voir les blessés. Il avait été souvent sévère pour le 22e B.M.N.A. qu'il jugeait composé de soldats trop élégants.

Ce fut une joie pour moi quand je l'entendis déclarer :
– ils se battent comme des lions, Germaine, les soldats de votre bataillon d'opérette !

À Nabeul, il avait employé autrefois cette expression ce qui avait provoqué un froid entre nous (comme m'a dit plus tard le colonel VERNIER) nous faisons là une grande famille où l'on se disait ses quatre vérités.

– Je dis : ils se battent comme des lions, mettez beaucoup de bonnes choses pour eux dans ma Jeep, des cigarettes, du chocolat, etc. pour les tirailleurs.

L'avance continue – Genzanno, Palestrina – chaque fois que j'avais une heure j'allais en avant voir mon 22e »

Germaine Sablon, extrait de la Revue de la France Libre, n° 79, 18 juin 1955 – numéro spécial.



Paul Laverdant © Florence Roumeguère

Retrouvez également le témoignage audio de Paul LAVERDANT (3^e compagnie du BIMP) en particulier sur les combats du Girofano où il fut blessé ([audio](#), 2011)



Le 13 mai au soir, le drapeau Français flotte sur le mont Majo

Le 13 mai au soir, la percée était réussie.

La ligne « Gustav » est rompue partout, au Majo devant la 2^e D.I.M., au Ceschito devant la 4^e D.M.M., à Castelforte que la 3^e D.I.A. du général de Monsabert a enlevé d'assaut et jusque dans la boucle du Liri où la 1^{ère} DFL vient de déboucher après les combats du Garigliano.

Juin peut lancer à ses troupes un ordre du jour de victoire.

À partir du 14 mai, le C.E.F. passera à l'exploitation.

80^e anniversaire de la Campagne d'ITALIE

Equipe Mémoire :

Sylvie Baudouin - Françoise Amiel-Hébert - Serge Le Nabour

Gilles Mehaut - Eric Minocchi - Florence Roumeguère - Pascal Vanotti

Printemps 2024

Fondation B.M.24 Obenheim

« Sur les chemins de la 1^{ère} D.F.L. 1940-1945 »